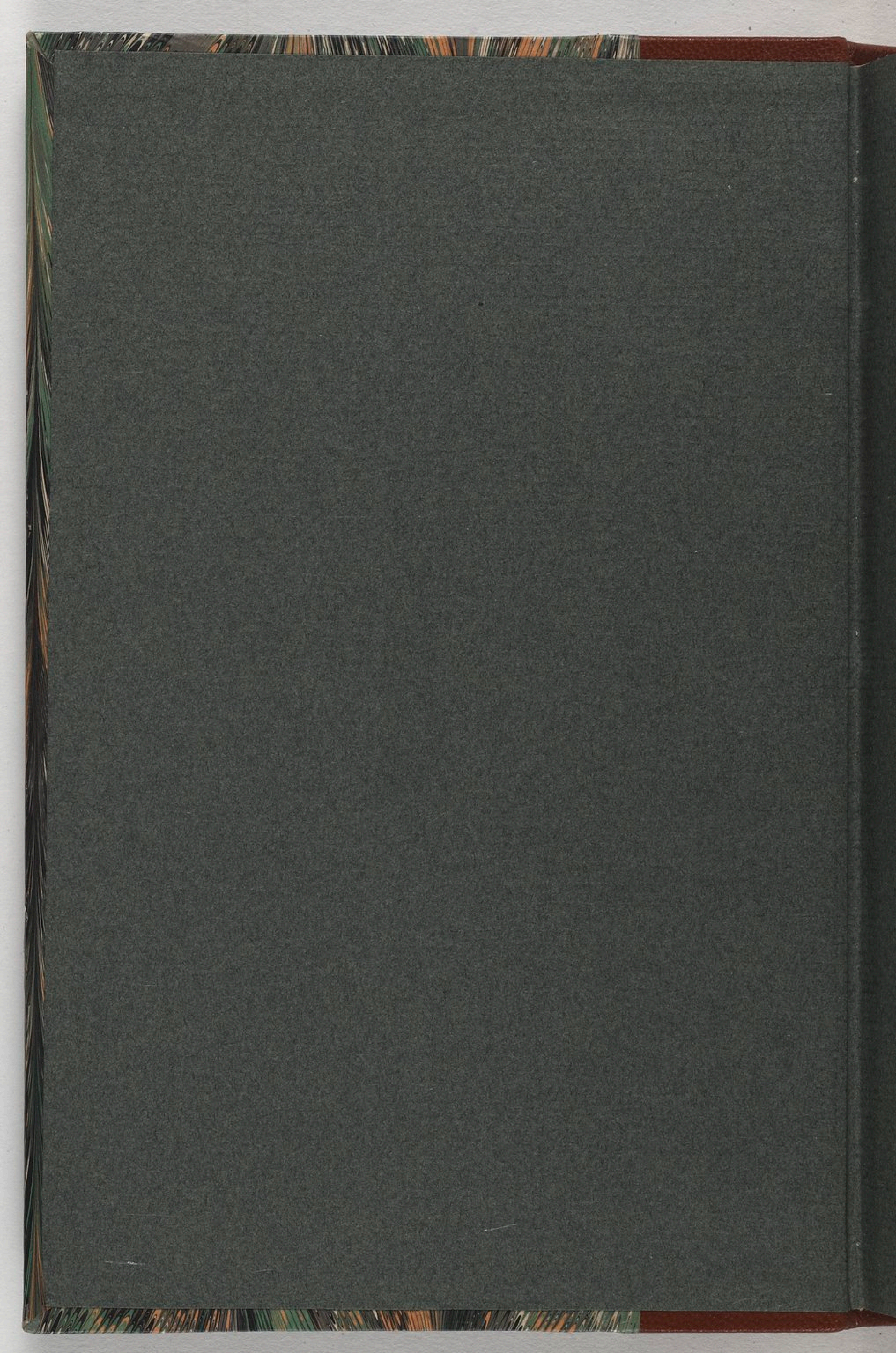


Charles Baudelaire, sa vie et son oeuvre / par Charles Asselineau


BnF Gallica





CHARLES
BAUDELAIRE

Sa Vie et son Œuvre

PAR

CHARLES ASSELINEAU

AVEC PORTRAITS



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL, 47

M.DCCC.LXIX

M. Charles
Asselineau

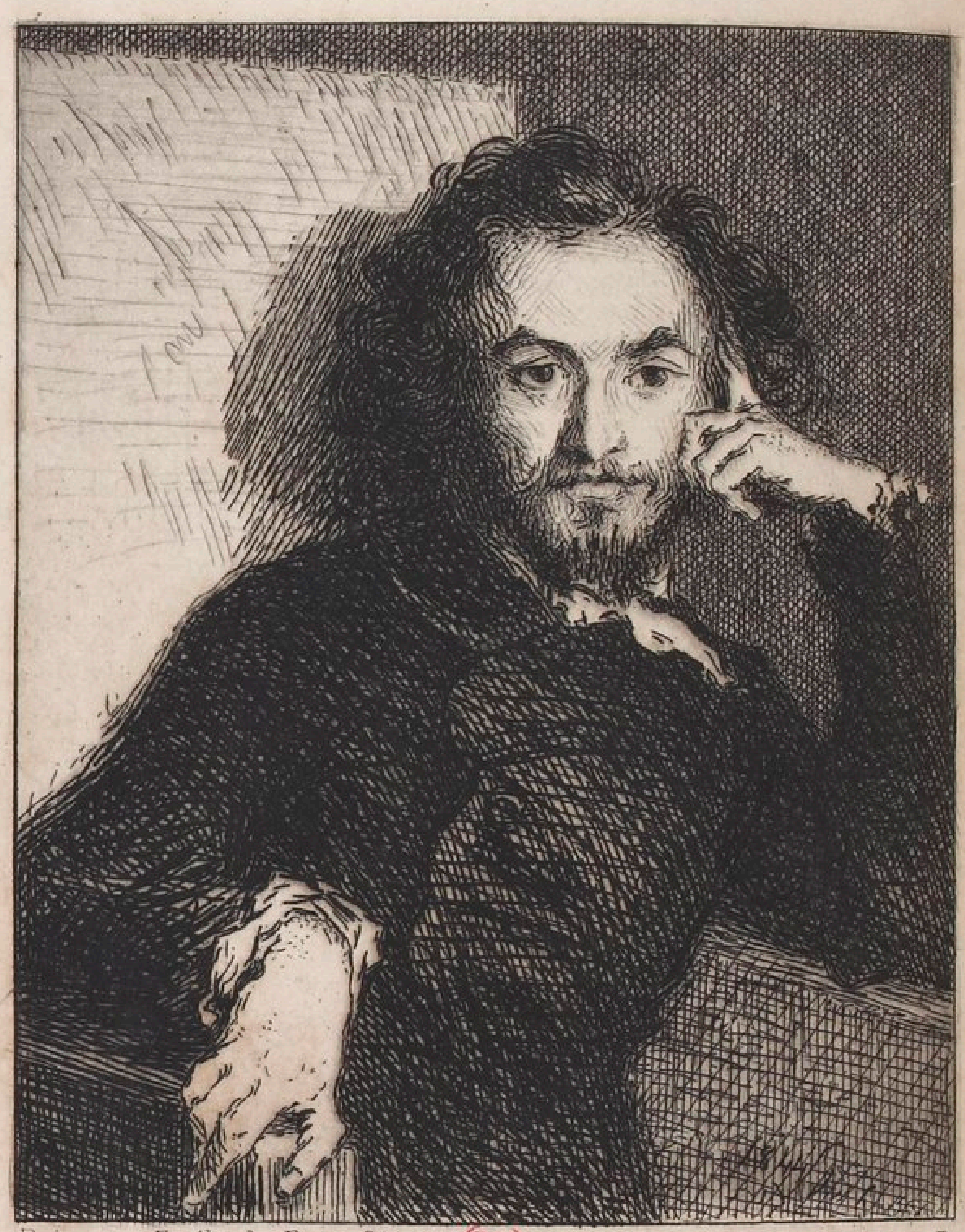
—

Mon cher ami, je suis
presque fâché de vous
avoir raconté tout ce que
vous savez; Tâchez, si vous
n'avez pas encore vu Gautier
ou Houssaye, de vous en
servir, mais de ne pas exalter
leur haine contre moi. Car
je me figure de temps en
temps qu'il y a encore de
la ressource, et je n'ai pas
d'abri!

Ch. Baudelaire

Arthur Symons
Jan: 8: 1906

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.



Peint par Emile de Roy 1844. Gravé par B.

Imp. A. Salmon.

CHARLES
BAUDELAIRE

Sa Vie et son Œuvre

PAR

CHARLES ASSELINEAU

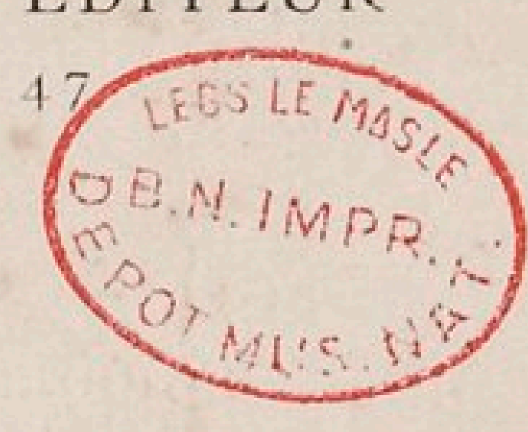


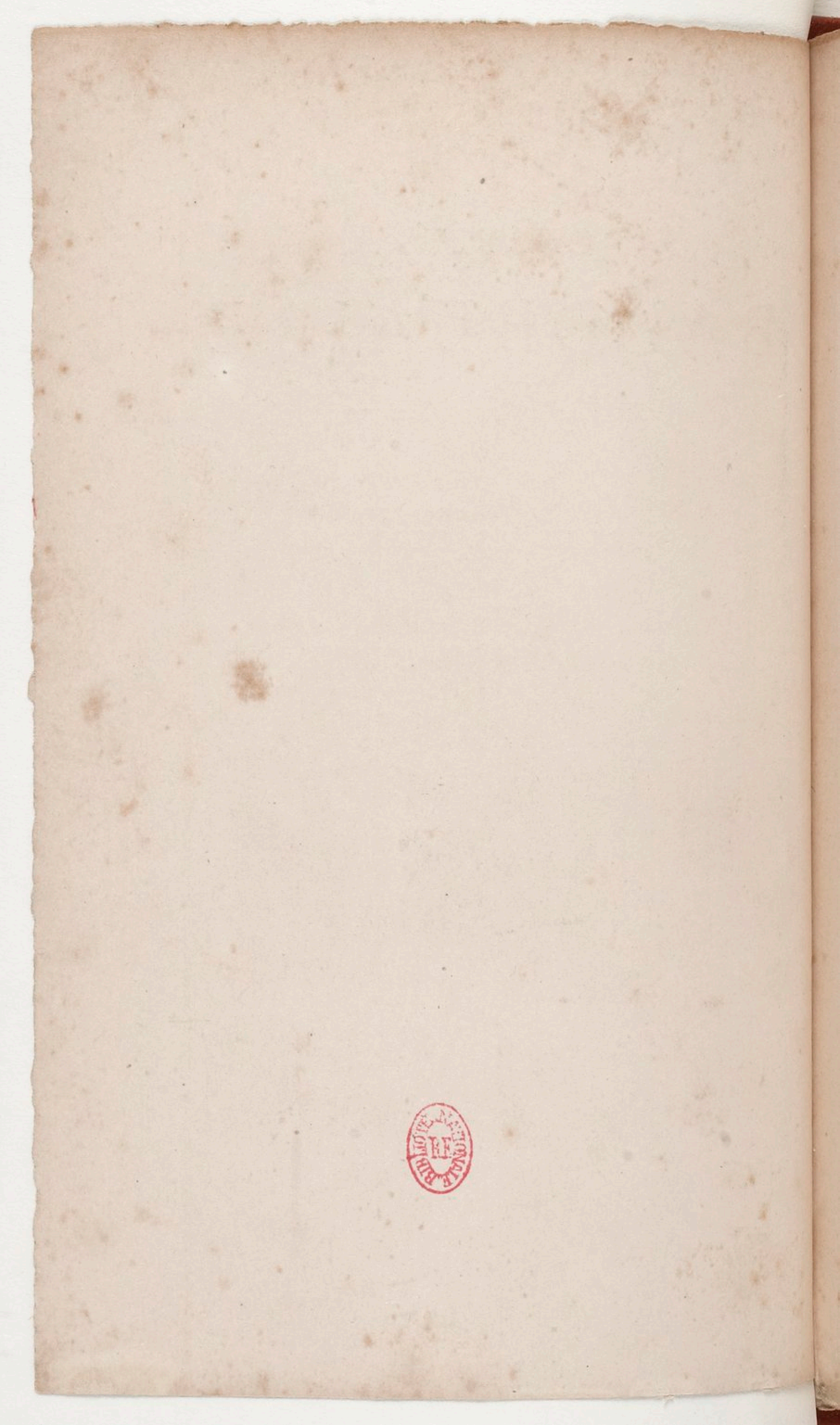
PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 47

M.DCCC.LXIX




BIBLIOTHEQUE NATIONALE
RF



I

L'HOMME ET L'ŒUVRE

La vie de Baudelaire méritait d'être écrite, parce qu'elle est le commentaire & le complément de son œuvre.

Il n'était pas de ces écrivains assidus & réguliers dont toute la vie se passe devant leur pupitre, & desquels, le livre fermé, il n'y a plus rien à dire.

Son œuvre, on l'a dit souvent, est bien lui-même; mais il n'y est pas tout entier.

Derrière l'œuvre écrite & publiée il y a toute

une œuvre parlée, agie, vécue, qu'il importe de connaître, parce qu'elle explique l'autre & en contient, comme il l'eût dit lui-même, la genèſe.

Au rebours du commun des hommes qui travaillent avant de vivre & pour qui l'action eſt la récréation après le travail, Baudelaire vivait d'abord. Curieux, contemplateur, analyſeur, il promenait ſa penſée de ſpectacle en ſpectacle & de cauſerie en cauſerie. Il la nourriſſait des objets extérieurs, l'éprouvait par la contradiction; & l'œuvre était ainſi le réſumé de la vie, ou plutôt en était la fleur.

Son procédé était la concentration; ce qui explique l'intenſité d'effet qu'il obtenait dans des proportions reſtreintes, dans une demi-page de proſe, ou dans un ſonnet. Ainſi s'explique encore ſon goût paſſionné des méthodes de compoſition, ſon amour du plan & de la conſtruction dans les ouvrages de l'eſprit, ſon étude conſtante des combinaiſons & des procédés. Il y avait en lui quelque choſe de la curioſité naïve de l'enfant qui caſſe ſes joujoux pour voir comment ils ſont faits. Il ſe délectait à la lecture de l'article où Edgar Poë, ſon héros, ſon maître envié & chéri, expoſe

impudemment, avec le ſang-froid du preſtidigitateur démontrant ſes tours, comment, par quels moyens précis, poſitifs, mathématiques, il eſt parvenu à produire un effet d'épouvante & de délire dans ſon poëme du *Corbeau*. Baudelaire n'était certainement pas dupe du charlataniſme de cette genèſe à *poſteriori;* il l'approuvait même & l'admirait comme un bon piége tendu à la badauderie bourgeoiſe. Mais en pareil cas, lui, j'en ſuis ſûr, il eût été de bonne foi. C'eſt très-ſérieuſement qu'il croyait aux miracles préparés, à la poſſibilité d'éveiller chez le lecteur, de propos délibéré & avec certitude, telle ou telle ſenſation. Cette conviction chez lui n'était qu'un corollaire de l'axiome célèbre de Théophile Gautier : « Un écrivain qu'une idée quelconque, tombant du ciel comme un aérolithe, trouve à court de termes pour l'exprimer, n'eſt pas un écrivain véritable. » Baudelaire eût dit volontiers : « Tout poëte qui ne ſait pas être à volonté brillant, ſublime, ou terrible, ou groteſque, ne mérite pas le nom de poëte. » Il s'eſt vanté plus d'une fois de tenir école de poéſie & de rendre en vingt leçons le premier venu capable de faire convenablement des vers épiques ou lyriques. Il prétendait d'ailleurs qu'il exiſte des

méthodes pour devenir original, & que le génie eſt affaire d'apprentiſſage. Erreurs d'un eſp it ſupérieur qui juge tout le monde à la meſure de ſa propre force, & qui imagine que ce qui lui réuſſit réuſſirait à tout autre. Il en eſt de ces croyances au génie volontaire & à l'originalité appriſe, comme de cette réponse de M. Corot le payſagiſte à quelqu'un qui lui demandait le moyen d'égaler ſon talent : — « Regardez, & faites ce que vous aurez vu. » Le peintre, de très-bonne foi dans ce conſeil, oubliait d'ajouter : Ayez mes yeux & mes doigts, & auſſi mon intelligence. De même, Théophile Gautier, lorſqu'il formulait ſon déſolant arrêt, méconnaiſſait le privilége du génie en impoſant à tous comme un devoir ce qui n'eſt en lui qu'un don rare & magnifique ; & Baudelaire, en affirmant la didactique de l'originalité & du talent poétique, faiſait d'abord abſtraction de ſa valeur perſonnelle. Et c'eſt toujours le fait des grammaires & des méthodes qui ne ſervent qu'à ceux qui les font, c'eſt-à-dire à ceux qui ſont capables de les faire.

Ainsi qu'il l'a écrit lui-même de Théodore de

Banville[1], Baudelaire « fut célèbre, tout jeune. » Il n'avait guère plus de vingt ans qu'on parlait déjà de lui dans le monde de la jeunesse littéraire et artistique comme d'un poëte « original », nourri de bonnes études et procédant des maîtres vigoureux et francs d'avant Louis XIV, particulièrement de Régnier. Cette descendance, au moins comme inspiration, n'était pas très-juste; sous ce rapport, Baudelaire ne procédait de personne. Mais quant aux qualités d'exécution, de style, fermeté, netteté, précision, la parenté pouvait s'établir.



En ce temps-là déjà (1843-44) la plupart des pièces imprimées dans le volume des *Fleurs du Mal* étaient faites; et douze ans plus tard, le poëte, en les publiant, n'eut rien à y changer. Il fut prématurément maître de son style et de son esprit.

A cet âge, où l'on commence à vivre, Baudelaire avait déjà beaucoup vécu et conséquemment beaucoup pensé, beaucoup vu, beaucoup agi sur lui-même. Il avait voyagé au loin, dans ces contrées de l'Inde dont le paysage & le parfum obsé-

[1] Notice sur Théodore de Banville, au tome IV des *Poëtes français*. Gide-Hachette, 1862.

daient ſa mémoire. Émancipé de bonne heure par la mort de ſon père, il s'était vu maître d'une petite fortune qui fondit entre ſes mains & paya ſon apprentiſſage de curieux & d'artiſte. Son eſprit, activé par le déplacement & par l'expérience précoce de la vie, avait dès lors toute ſa maturité; les hardieſſes que d'autres oſent à peine rêver, il les avait réaliſées & les impoſait par l'aſcendant d'une volonté éprouvée & qui défiait le ridicule.

Dans cette biographie d'un Eſprit, je ne ſaurais me laiſſer engraver dans le ſable fin de l'anecdote & du cancan. Pourtant, je dois le dire, ces ſingularités de coſtume, de mobilier, d'allures, ces bizarreries de langage & d'opinions, dont ſe formaliſait l'hypocrite vanité des ſots toujours offenſés des coups portés à la banalité, n'indiquaient-elles pas déjà le parti pris de révolte & d'hoſtilité contre les conventions vulgaires qui éclate dans les *Fleurs du Mal,* un besoin de s'entretenir dans la lutte en provoquant journellement & en permanence l'étonnement & l'irritation du plus grand nombre? C'était la vie mariée à la penſée, l'union de l'action & du rêve, qu'il invoque dans un de ſes plus audacieux poëmes. Tout autre que

lui fût mort des ridicules qu'il ſe donnait à plaiſir, dont les effets le réjouiſſaient, & que lui faiſait porter allégrement & comme des grâces la conſcience inébranlable de ſa valeur.

Ajoutons que ces extravagances, qui n'irritaient que les nigauds, n'ont jamais peſé à ſes amis. On ne les ſubiſſait pas; on s'en divertiſſait, on les ſavourait comme un condiment aux plaiſirs de l'intimité.

C'était auſſi pour lui un moyen d'épreuve ſur les inconnus. Une queſtion ſaugrenue, une affirmation paradoxale lui ſervaient à juger l'homme à qui il avait affaire; & ſi au ton de la réponſe & à la contenance il reconnaiſſait un pair, un initié, il redevenait auſſitôt ce qu'il était naturellement, le meilleur & le plus franc des camarades.

Pendant cette phaſe inédite de ſa vie, Baudelaire était ſeigneurialement logé dans une maiſon hiſtorique, ce fameux hôtel Pimodan conſacré par le ſéjour de pluſieurs notabilités littéraires & artiſtiques, & où Théophile Gautier a placé la ſcène d'un de ſes contes, le *Club des Haſchichins*. Il y habitait ſous les combles un appartement de

trois cent cinquante francs par an, composé, j'ai bonne mémoire! de deux pièces & d'un cabinet. Je revois en ce moment la chambre principale, chambre à coucher & cabinet de travail, uniformément tendue sur les murs & au plafond d'un papier rouge & noir, & éclairée par une seule fenêtre dont les carreaux, jusqu'aux pénultièmes inclusivement, étaient dépolis, « afin de ne voir que le ciel », disait-il. Il était plus tard bien revenu de ces mélancolies éthérées, et aima plus que personne les maisons & les rues. Il dit quelque part : « J'ai eu longtemps devant ma fenêtre un cabaret rouge & vert qui était pour mes yeux une douleur délicieuse. » *(Salon de 1846.)*

Entre l'alcôve & la cheminée, je revois encore le portrait peint par Émile Deroy en 1843, & sur le mur opposé, au-dessus d'un divan toujours encombré de livres, la copie (réduite) des *Femmes d'Alger,* œuvre du même peintre, faite pour Baudelaire, & qu'il montrait avec orgueil. Qu'est devenue cette copie, restée belle dans mon souvenir? Je l'ignore, & Baudelaire lui-même n'a jamais su me le dire. Le portrait heureusement a été sauvé & nous a conservé la physionomie de

l'auteur des *Fleurs du Mal* dans ſon premier âge littéraire.

Diſons un mot du pauvre Deroy, artiſte de talent, mort jeune avant 1848, & qui a droit à une place dans les ſouvenirs de notre jeuneſſe. Il était fils de M. Iſidore Deroy, lithographe, dont on connaît de nombreuſes vues de Paris & de la Suiſſe. Je ne me rappelle pas de qui il était l'élève, ou ſi même il avouait un maître. Il ſe trouva tout doué, tout prêt lors de l'avénement des coloriſtes ſignalé par le triomphe de Delacroix & les premiers ſuccès de Couture. Outre le portrait dont je parle, & cette copie, égarée ou perdue, des *Femmes d'Alger*, que Baudelaire priſait très-haut, il a laiſſé une étude d'après une petite chanteuſe des rues [1], quelques portraits, parmi leſquels celui de M. de Banville, père du poëte, que l'on voit encore chez ſon fils, de Pierre Dupont, de Privat d'Anglemont, une étude de femme conſervée par Nadar. Remarquablement organiſé comme peintre, coloriſte merveilleux,

[1] Cette petite guitariſte, qui circulait en ce temps-là dans le quartier latin, occupait beaucoup les eſprits d'alors, peintres & poëtes ; c'eſt à elle que ſe rapporte la pièce des *Stalactites* de Th. de Banville, préciſément intitulée : A UNE PETITE CHANTEUSE DES RUES. C'eſt elle auſſi, je le crois du moins, la MENDIANTE ROUSSE, des *Fleurs du Mal*.

homme intelligent d'ailleurs & juge clairvoyant, il était, comme tous les hommes de valeur en lutte contre l'obſcurité, aſſez peu généreux en paroles. La pauvreté, l'iſolement l'avaient rendu méfiant & cauſtique. Il mourut triſte & délaiſſé, peu regretté de ſes confrères qu'il ne ménageait guère & à qui il faiſait peur; mais digne de ſympathie pour ceux qui avaient apprécié ſon talent & qui croyaient à ſon avenir. Baudelaire l'aimait, tant pour ſes qualités d'artiſte que pour ſon eſprit; il en avait fait ſon commenſal. C'eſt par l'intermédiaire de Deroy que j'ai fait connaiſſance avec Baudelaire, à l'occaſion du Salon de 1845.

Revenons à ce portrait qui nous rend un Baudelaire que peu de gens aujourd'hui ont connu, un Baudelaire barbu, ultrà-faſhionable, & voué à l'habit noir.

La figure peinte en pleine pâte s'enlève partie ſur un fond clair, partie ſur une draperie d'un rouge ſombre. La phyſionomie eſt inquiète ou plutôt inquiétante; les yeux ſont grand ouverts, les prunelles directes, les ſourcils exhauſſés; les lèvres exſufflent, la bouche va parler; une barbe vierge, drue & fine, friſotte à l'entour du menton & des

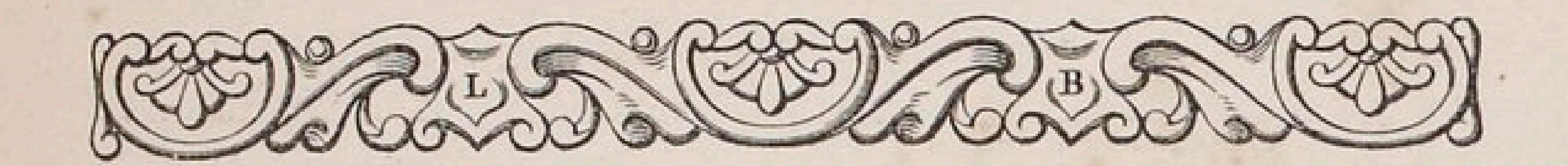
joues. La chevelure, très-épaiſſe, fait touffe ſur les tempes; le corps, incliné ſur le coude gauche, eſt ſerré dans un habit noir d'où s'échappent un bout de cravate blanche & des manchettes de mouſſeline pliſſée. Ajoutez à ce coſtume des bottes vernies, des gants clairs & un chapeau de dandy, & vous aurez au complet le Baudelaire d'alors, tel qu'on le rencontrait aux alentours de ſon île Saint-Louis, promenant dans ces quartiers déſerts & pauvres un luxe de toilette inuſité.

Il m'eſt impoſſible, en regardant cette peinture, de n'avoir pas auſſitôt préſent à la mémoire le portrait de Samuel Cramer dans *la Fanfarlo* nouvelle écrite à la même date, & dont le héros me ſemble l'exacte reſſemblance de l'auteur. — « Samuel a le front pur & noble, les yeux brillants comme des gouttes de café, le nez taquin & railleur, les lèvres impudentes & ſenſuelles, le menton carré & deſpote, la chevelure prétentieuſement raphaëleſque... » Quelques pages plus loin, l'auteur revient à ce nez, trait eſſentiel & ſignificatif dans la phyſionomie de Samuel & dans celle de ſon peintre : — « Malgré ſon front trop haut, ſes cheveux en forêt vierge, & ſon nez de priſeur, elle le trouva preſque bien, &c... »

Ce portrait, page d'hiſtoire pour nous, reſſuſcite tout un paſſé de jeuneſſe poétique & eſpérante : les longues promenades au Luxembourg & au Louvre, les viſites aux ateliers, les cafés eſthétiques & les ſoirées de l'Odéon-Lireux. Autour de cette figure ſilencieuſe, atteſtant dans ſon coſtume & dans ſa poſe les prétentions communes, ſurgit tout un eſſaim de jeunes viſages : Pierre Dupont, Th. de Banville, Levavaſſeur, Prarond, Aug. Dozon, Jules de la Madelène, Philippe de Chennevières, tous ſouriant au même eſpoir & profeſſant la même ambition; ambition innocente, mais démeſurée, puiſqu'elle est infinie, ridicule même ſelon quelques-uns, mais où il n'entrait du moins rien de vil; car, j'en puis répondre, ni l'argent ni les « poſitions » n'étaient pour rien dans les rêves d'avenir en ce temps-là. Et, pour nous réſumer ſur ces ſouvenirs où nos regrets s'éterniſeraient, diſons que ſi les ambitions étaient grandes, la camaraderie était franche & gaie. On ne poſait, ſi poſe il y a, que pour le bourgeois; et les habits funèbres & les chevelures déſordonnées ne ſervaient que, comme les monſtres que les Chinois portent à la guerre, d'épouvantails à l'ennemi.

Quant au portrait, Baudelaire, après l'avoir longtemps promené de logement en logement, s'en était dégoûté. « Je n'aime plus ces rapinades », disait-il. Et il en fit cadeau à un ami, qui l'a gardé.





II

MÉTHODES DE TRAVAIL

Vers ce temps-là (1840) une évolution ſe fit dans l'eſprit public. Les luttes littéraires étaient cloſes; Victor Hugo, déſormais inconteſté, conſacrait ſon triomphe par *les Burgraves* & *les Rayons* & *les Ombres*. L'intérêt, qui toujours déſerte les cauſes gagnées, ſe tourna d'un autre côté : la Peinture détrôna la Poéſie.

Delacroix, dont le génie commençait à s'impoſer, ralliait autour de lui les braves qui n'attendent pas les décrets du ſuffrage univerſel pour reconnaître & défendre ce que leur jugement approuve. La bataille était là : Baudelaire y courut.

Tout l'y invitait : ſon goût, ſa nature d'artiſte, ſon amour du combat, ſon mépris des majorités qui lui faiſait prendre plaiſir à ſe faire injurier par les myopes & les routiniers. Et c'eſt ainſi que ſes premières publications furent deux traités de peinture : *le Salon de 1845* & *le Salon de 1846.*

Dans la première brochure (elle a ſoixante pages) ſe trouvent déjà les qualités, qu'il manifeſta toute ſa vie, de pénétration & d'expoſition; l'horreur des tranſactions & des ménagements, le ton autoritaire & dogmatique. Delacroix n'eſt pas diſcuté; il eſt affirmé. Nul appel au ſentiment, nul appareil de phraſes poétiques ni d'éloquence conciliante : une démonſtration rigoureuſe d'un ſtyle net & ferme, une logique allant droit à ſon but, ſans ſouci des objections, ni des tempéraments. Nul doute que ces apologies raiſonnées, la ſeconde ſurtout, plus complète & plus travaillée, n'aient conquis parmi les contemporains de vives ſympathies à Eugène Delacroix, qui s'en montra reconnaiſſant, en témoignant jusqu'à la fin de ſa vie, à leur auteur, la plus bienveillante amitié.

C'eſt dans le compte rendu du Salon de 1845 que ſe trouve un éloge enthouſiaſte de M. Wil-

liam Hauſſoulier, qui précéda dans les prédilections artiſtiques de Baudelaire Conſtantin Guys, Rethel & Édouard Manet. Le tableau, ſujet de cette apothéoſe, repréſentait la Fontaine de Jouvence, & avait ſéduit Baudelaire autant par l'attrait du ſens métaphyſique que par un certain aſpect archaïque & romaneſque. Baudelaire, malgré ſon amour de l'éclat & de la violence, malgré ſa curioſité déjà notée des procédés & des raffinements, a toujours été dans ſa critique de l'école philoſophique. Il a écrit un jour cet axiome : « Pas de grande peinture ſans de grandes penſées[1]. » Du dix-huitième ſiècle, dont il procédait par tranſmiſſion paternelle, il avait hérité le goût de l'abſtraction & des ſyſtèmes. Il a laiſſé inachevé, plutôt indiqué même que commencé, un article ſur la *Peinture didactique,* où il ſe propoſait d'expoſer les théories de Chenavart, d'Alfred Rethel, &c. Janmot même & ſon *Hiſtoire d'une Ame* ne lui déplaiſaient pas. Dans ſes préférences, Louis David ſe rencontrait avec Delacroix. Les petits maîtres du temps de la Révolution, les Bailly, les Fragonard, les Carle Vernet, les Debucourt le char-

---

[1] *Salon de 1859.* Dans la *Revue française.*

maient. Il a même eu plus tard des entrailles pour Horace Vernet, si malmené dans ses *Salons;* il est vrai que c'était pour l'Horace Vernet d'avant *la Smalah.* Ce que nous disons ici n'a nullement pour but de mettre Baudelaire en contradiction avec lui-même, & de donner à croire qu'il jouât un rôle en se délectant des qualités plastiques. Je dis seulement qu'en lui l'artiste se doublait d'un philosophe, & que le philosophe dominait. Comme artiste, & plus qu'aucun autre, il jouissait de la chose bien faite, de la bonne exécution, de la perfection de la forme & de la couleur; mais il en jouissait d'autant plus que ces qualités lui faisaient immanquablement deviner un esprit supérieur & distingué; car en variant son axiome on peut dire : pas de bon artiste sans un bon esprit & un sentiment juste; jamais imbécile n'a bien fait quoi que ce soit. En un mot, on peut juger de son goût en art par son style même, irréprochable, excellent, quoi qu'il ait voulu exprimer, mais pur de toute niaiserie & de tout enjolivement parasite. Quant aux tours de force de palette, aux folies de la couleur, on voit ce qu'il en pensait, dès ce temps-là, à la sévérité de ses jugements sur de certains peintres

alors très-renommés & très à la mode même parmi les artiſtes. C'était là ces rapinades dont il fut promptement dégoûté. A ce même Salon de 1845, il avait été frappé du charme d'un certain portrait ſigné d'un nom nouveau. C'était un portrait de femme, pâle et romantique, noyée dans la langueur, d'un effet triſte et doux. Le peintre fut pour ſon début comblé d'éloges : « Coloriſte de première force... ſavant harmoniſte... chercheur conſciencieux... &c., &c. » Mais à l'année ſuivante, l'artiſte déchoit : on découvre de la tricherie dans ſa manière, du charlataniſme dans ſes procédés; enfin le critique s'aperçoit qu'il a été dupe; peut-être l'avait-il été ſurtout de ſon ſentiment & de ſon imagination. Voici néanmoins ce qu'on lit au chapitre du même artiſte dans *le Salon de 1846* : « Quant à M. H......, je lui en veux d'avoir fait une fois un portrait dans une manière romantique & ſuperbe, et de n'en avoir pas fait d'autres; je croyais que c'était un grand artiſte qui lâchait quelques rapinades à ſes heures perdues; mais il paraît que ce n'était qu'un peintre. »

Le Salon de 1846 fit son bruit. Le précédent n'était qu'une préface; celui-ci était preſque un

livre. Les myſtères de la couleur, l'énigme et l'attrait du moment, y ſont expliqués & déduits auſſi rigoureuſement que le pouvait faire un poëte s'adreſſant délibérément à la partie la plus publique du public, — aux bourgeois; car c'eſt bien effectivement Aux Bourgeois qu'eſt dédié ce livre de haute eſthétique, non pas, comme on pourrait le croire, par amour du paradoxe, mais en haine & à l'exclusion du demi-bourgeois et du faux artiſte que l'auteur appelle les « accapareurs », les « phariſiens. » Vous valez mieux qu'eux, dit-il à ſes dédicataires, car vous aimez la poéſie & l'art, « vous en concevez l'utilité, bourgeois, — légiſlateurs ou commerçants, — quand la ſeptième ou la huitième heure ſonnée incline votre tête fatiguée... C'est donc à vous, bourgeois, que ce livre eſt naturellement dédié; car tout livre qui ne s'adreſſe pas à la majorité, nombre & intelligence, eſt un ſot livre. » Ce qui me paraît le plus clair là-dedans, c'eſt qu'en traitant directement avec le bourgeois, Baudelaire trouvait le moyen de paſſer par-deſſus la tête à ſes confrères & s'établiſſait de plein droit dans le ton affirmatif et dogmatique qui lui plaiſait, en s'épargnant les diſcuſſions oiſeuſes. Indépendam-

ment des chapitres de critique tranſcendante & de théorie où Baudelaire a manifeſté le don qu'il poſſédait à un ſi haut degré, d'être précis & clair dans un ſujet abſtrait *(De la Couleur. — Qu'eſt-ce que le Romantiſme? — Eugène Delacroix),* ce court volume foiſonne en jolis paſſages, tantôt plaiſants, tantôt graves; ici l'enthouſiasme, ici l'ironie. Il a l'abondance de tout premier livre où un eſprit généreux & fécond dégorge ſes premières idées, ſes ſentiments, ſes croyances. C'eſt de la critique voltigeante & ondoyante, courant par bonds & par voltes, & que l'on ſuit ſans fatigue, un diſcours amuſant & varié comme une converſation. On retient à la première lecture un délicieux paragraphe ſur *Les Sujets amoureux* à propos de Taſſaert; de plaiſantes diatribes contre Horace Vernet, l'homme né-coiffé; contre Ary Scheffer, l'éclectique, le ſinge de ſentiment, & ſes adulatrices; contre l'école Couture, contre l'école du payſage hiſtorique; des jugements rapides & lumineux, des penſées conciſes, arrêtées comme des maximes : — « M. D... part de ce principe, qu'une palette eſt un tableau. » — « Un imitateur eſt un indiſcret qui vend une ſurpriſe. » Des réſumés clairs & frappants tel que celui-ci

(nous demandons grâce pour le dernier terme) : — « Une méthode ſimple pour connaître un artiſte eſt d'examiner ſon public. E. Delacroix a pour lui les peintres et les poëtes; M. Decamps, les peintres; M. Horace Vernet, les garniſons, & M. Ary Scheffer les femmes eſthétiques, qui ſe vengent de leurs flueurs blanches en faiſant de la muſique religieuse. » Et celui-ci encore ſur la portée de l'eſprit français en matière de beaux-arts : — « Dans le ſens le plus généralement adopté, Français veut dire vaudevilliſte, & vaudevilliſte un homme à qui Michel-Ange donne le vertige & que Delacroix remplit d'une ſtupeur beſtiale, comme le tonnerre certains animaux. Tout ce qui eſt abîme, ſoit en haut, ſoit en bas, le fait fuir prudemment. Le ſublime lui fait toujours l'effet d'une émeute, & il n'aborde même ſon Molière qu'en tremblant, & parce qu'on lui a perſuadé que c'était un auteur gai. » Par malheur, le dernier chapitre, la concluſion, *De l'Héroïſme de la vie moderne* ne conclut pas. L'auteur y développe une propoſition de Stendhal, citée dans l'un de ſes premiers chapitres, & réclame pour les paſſions & les mœurs modernes un caractère de beauté épique ſupérieur à celui

de l'épopée antique : c'était la grande prétention d'alors; on oppoſait le ſuicide de Werther au ſuicide de Caton, le courage moral au courage phyſique, les héros de Balzac aux héros de l'Iliade, &c., &c. L'argumentation faiblit dans la définition de ce beau moderne tant préconiſé, & de la révolution qu'il eſt appelé à produire dans les arts plaſtiques. Ici on pouvait ſe plaindre que l'affirmation remplaçât trop abſolument la démonſtration. Beauté moderne, ſoit! mais quant à l'oppoſition du beau moderne & du beau ancien, il m'a toujours ſemblé que la queſtion se réduiſait à des différences de climat et d'habitude qui ne comportent qu'une préférence relative & non absolue. Au reſte, cette coda, un peu faible, un peu terne, n'enlève rien à l'éclat des premières pages, ni au brillant de l'eſprit qui anime l'ouvrage entier.

Ainſi que je l'ai déjà dit, ce petit livre fit ſon effet : il répandit dans le public, non pas le public invoqué dans la dédicace, mais le vrai public, le public littéraire, confrères & contemporains, la réputation que Baudelaire poſſédait légitimement déjà dans le cercle d'amis qui avait eu communication de ſes poéſies & de ſa nouvelle *la*

Fanfarlo. Ce début le classa parmi les écrivains-artistes, assez élevés en intelligence pour comprendre l'importance du style & de la forme dans les œuvres; qui n'ont d'enthousiasme que pour le beau, d'ambition que celle de bien faire, & que pour cette raison les politiques & les moralistes appellent sceptiques. Dans ce temps-là on les appelait: bohèmes; épithète dont le sens serait assez difficile à expliquer, si on ne pouvait l'entendre de l'isolement qui se fait forcément autour de gens qui ne se soucient que de ce dont les autres ne veulent pas. Autrement, si l'on s'en rapportait à l'acception vulgaire qui signifie par ce mot de bohèmes, des vagabonds, des parasites, des gens sans aveu, il suffirait, pour en contester l'application à la génération dont je parle, de répondre que Baudelaire était fils d'un ancien professeur de l'Université, secrétaire du Sénat sous le premier empire, que Théodore de Banville a eu des ancêtres à la troisième croisade, & que Champfleury, fils d'un imprimeur, est issu de bonne bourgeoisie.

Toute génération, toute famille d'écrivains que groupe une communauté d'idées & de goûts,

trouve ou crée un endroit, journal ou revue, pour poſer ſon programme. Ce journal fut, après 1840, le *Corſaire-Satan*[1], dirigé par Lepoittevin Saint-Alme, un vieillard ſolennel, à mine de vieux troupier, qui découvrait majeſtueuſement ſes cheveux blancs devant quiconque s'aviſait de venir ſe plaindre des vivacités de la rédaction. Là débutèrent Champfleury, Murger, Th. de Banville, Antoine Fauchery, Marc Fournier, A. Vitu, Henri Nicolle, A. Buſquet, Édouard Plouvier, Charles de la Ronnat, Alexandre Weill, préludant de concert à des deſtinées bien diverſes. Baudelaire s'y trouva porté tout naturellement ; & l'on vit alors apparaître ſur le boulevard ſon fantaſtique habit noir, dont la coupe impoſée au tailleur contrediſait inſolemment la mode, long & boutonné, évaſé par en haut comme un cornet et terminé par deux pans étroits et pointus, en queue de ſifflet, comme eût dit Petrus Borel. Au reste, ſa part de rédaction fut mince & ſe borna à deux ou trois articles qu'il répudiait plus tard, & qui ne ſe retrouvent pas ſur

[1] Notons, pour être exacts, *la Silhouette*, feuille hebdomadaire, dirigée par Balathier, où parurent les premières *Odes funambuleſques* de Th. de Banville.

les listes qu'il a laissées d'œuvres à réimprimer. Au fond, le journalisme n'était pas son affaire. Sa nature aristocratique l'éloignait de ce pugilat en public qui rappelle l'arène & le cirque banal. Aussi les bureaux du *Corsaire* furent-ils surtout pour lui un salon de conversation.

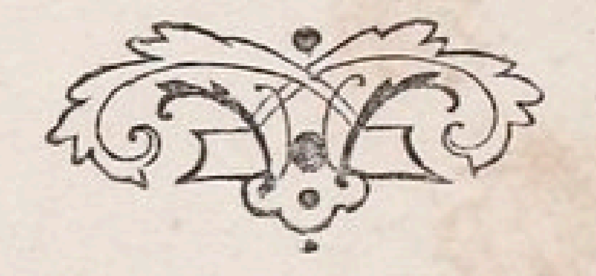
Il s'y lia particulièrement avec Champfleury, dont il resta l'ami fidèle, & avec Th. de Banville, pour lequel, dès l'apparition des *Cariatides* il avait conçu une sincère admiration. Cette admiration, il l'a exprimée plus tard avec autorité dans la notice à laquelle j'ai déjà fait allusion en commençant. Remarquons qu'il ne s'est jamais peut-être rencontré de plus complète opposition de génie & de nature qu'entre ces deux poëtes, d'ailleurs égaux en talent. De façon qu'on peut dire que chacun se complète par l'autre, & qu'entre eux l'admiration, de même que l'amitié, vivait de contrastes.

Je ne puis me dispenser de citer ici le dernier paragraphe de cette notice, où Baudelaire se juge lui-même en jugeant son complémentaire :

« Beethoven a commencé à remuer les mondes
» de mélancolie & de désespoir incurable amas-
» sés comme des nuages dans le ciel intérieur de

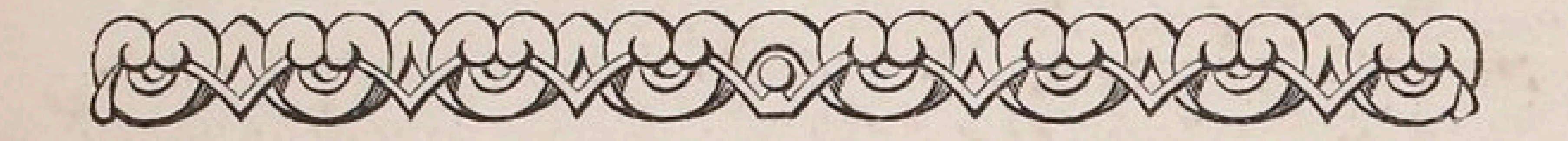
» l'homme. Maturin dans le roman, Byron dans » la poésie & Poë dans le roman analytique, ont » admirablement exprimé la partie blasphéma- » toire de la passion : ils ont projeté des rayons » splendides, éblouissants, sur le Lucifer latent » qui est installé dans tout cœur humain. Je veux » dire que l'art moderne a une tendance essentiel- » lement démoniaque. Et il semble que cette » part infernale de l'homme, que l'homme prend » plaisir à s'appliquer à lui-même, augmente jour- » nellement, comme si le diable s'amusait à la » grossir par des procédés artificiels, à l'instar des » engraisseurs, empâtant patiemment le genre » humain dans ses basses-cours, pour se préparer » une nourriture plus succulente. — Mais Théo- » dore de Banville refuse de se pencher sur ces » marécages de sang, sur ces abîmes de boue. » Comme l'art antique, il n'exprime que ce qui » est beau, joyeux, noble, grand, rhythmique. » Aussi, dans ses œuvres vous n'entendrez pas » les dissonances, les discordances des musiques » du sabbat, non plus que les glapissements de » l'ironie, cette vengeance du vaincu. Dans ses » vers, tout a un air de fête et d'innocence, même » de volupté. Sa poésie n'est pas seulement un

» regret, une noſtalgie ; elle eſt même un retour
» très-volontaire vers l'état paradiſiaque. A ce
» point de vue nous pouvons donc le conſidérer
» comme un original de la nature la plus cou-
» rageuſe. En pleine atmoſphère ſatanique, ou
» romantique, au milieu d'un concert d'impré-
» cations, il a l'audace de chanter la bonté des
» Dieux, & d'être un parfait claſſique. Je veux
» que ce mot ſoit entendu dans le ſens le plus
» noble, dans le ſens vraiment hiſtorique. »





Dessiné par Baudelaire 1848 Imp. A. Salmon. Gravé par B.



III

LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER

La révolution de 1848 arrêta l'eſſor de ces jeunes talents & rompit le faiſceau des camaraderies littéraires. La paſſion politique, le besoin ſubit d'action, la curioſité, l'eſprit d'utopie créèrent, de ci, de là, des diverſions & même des divergences. S'il ne prit pas activement part aux événements, Baudelaire en reſſentit le contre-coup, & devait le reſſentir. Il était loin de la ſécurité olympienne qui fait rimer *le Divan* pendant la guerre, & peindre *la Naiſſance de Vénus* au bruit de l'émeute. Le poëte qui a plongé ſi réſolûment dans les miſères des infimes, qui a compati à leur perverſité comme à

leur détresse *(Le Vin de l'assassin, Les deux Crépuscules)*, & tiré de leurs douleurs & de leurs joies, de leurs désespoirs, des chants si éloquents de pitié mélancolique, celui là, certes, était un poëte humain. Baudelaire était en poésie ce que j'ai déjà dit qu'il était en critique, un artiste doublé d'un philosophe.

La religion de la forme n'ôtait rien en lui à la vivacité des impressions, ni à l'ardeur de la sympathie. C'était une âme exquise & mobile : & sous le romantique amoureux de l'éclat & du relief, on retrouvait quelque chose de l'homme sensible du dix-huitième siècle. En vertu de la tradition déjà signalée, de l'influence transmise de Rousseau & de Diderot, Baudelaire aimait la Révolution; plutôt il est vrai, d'un amour d'artiste que d'un amour de citoyen. Ce qu'il en aimait, ce n'était pas les doctrines, qui, au contraire, choquaient en lui un certain sens supérieur de mysticisme aristocratique; c'était l'enthousiasme, la fervente énergie qui bouillonnaient dans toutes les têtes & emphatisaient les écrits & les œuvres de toutes sortes. Le premier, je l'ai dit, du moins longtemps avant que la vogue y fût revenue, il s'était passionné pour l'art révolutionnaire. Tout

lui en plaiſait, non-ſeulement les œuvres des maîtres, grands & petits, que j'ai nommés plus haut, mais même les ſcènes épiſodiques, les deſſins de coſtume & les gravures de modes. Il me diſait un jour : — « Toutes les fois que je vois ſur un théâtre un acteur coſtumé en incroyable & coiffé de cadenettes, je l'envie & je tâche de me figurer que c'eſt moi. » Lui, ſi précis & ſi net dans ſes vers, il ne déteſtait pas l'emphaſe & la période dans les vers ni dans la proſe; nouvel exemple de cette inconſéquence qui nous fait aimer chez les autres les vertus que nous ne voudrions pas pratiquer nous-mêmes[1]. Il fallait l'entendre déclamer, les bras étendus, les yeux brillants de plaiſir, certaines phraſes pompeuſes de Chateaubriand : « — Jeune, je cultivai les muſes, &c., » ou de certaines ſtrophes redondantes de Marie Chénier :

Camille n'eſt plus dans vos murs,
Et les Gaulois ſont à vos portes !...

---

[1] Il s'eſt expliqué là-deſſus dans ſa Notice ſur Mme Deſbordes-Valmore, au tome IV des *Poëtes français :* — « Plus d'une fois un de vos amis, comme vous lui faiſiez confidence d'un de vos goûts, d'une de vos paſſions, ne vous a-t-il pas dit : Voilà qui eſt ſingulier ! car cela eſt en déſaccord avec toutes vos autres paſſions, etc ? » Mais il faut lire tout l'article où la démonſtration ſe prolonge en ſe diſſéminant.

C'est ce qu'il appelle dans ſes notes le ton « éternel et coſmopolite », le ſtyle-René, le ſtyle-Alphonſe Rabbe, &c., &c.

On retrouve la trace de l'émotion que lui cauſa la révolution de Février dans deux ou trois articles du temps [1] et dans la préface qu'il écrivit pour l'édition illuſtrée des chanſons de Pierre Dupont (1851) [2].

1 On a ſouvent cité l'article intitulé : LES CHATIMENTS DE DIEU, publié le 28 février dans le *Salut public*, journal qui n'eut que deux numéros. Cet article a été reproduit *in extenſo* dans la *Revue critique des journaux de 1848*, de M. J. Wallon.

2 A propos de ces œuvres éparpillées de la première jeuneſſe, on ne doit pas craindre de multiplier les citations. J'extrais ſeulement quelques lignes de cette préface écrite d'un ton dogmatique, & qui confirme ce que j'ai avancé de la dualité de l'eſprit de Ch. Baudelaire. Il s'agit d'abord du *Chant des ouvriers*, compoſé par P. Dupont en 1846, après le ſuccès de ſon recueil des *Payſans*. — « Je me rappelle encore la confidence qu'il m'en fit, avec une naïveté charmante, et comme encore indécis dans ſa réſolution. Quand j'entendis cet admirable cri de douleur & de mélancolie, je fus ébloui et attendri. Il y avait tant d'années que nous attendions un peu de poéſie forte & vraie! Il eſt impoſſible, à quelque parti qu'on appartienne, de quelques préjugés qu'on ait été nourri, de n'être pas touché du ſpectacle de cette multitude maladive, reſpirant la pouſſière des ateliers, avalant du coton, s'imprégnant de céruſe, de mercure & de tous les poiſons néceſſaires à la création des chefs-d'œuvre, dormant dans la vermine, au fond des quartiers où les vertus les plus humbles et les plus grandes nichent à côté des vices les plus endurcis & des vomiſſements du bagne; de cette multitude ſoupirante & languiſſante à qui *la terre doit ſes merveilles* *; qui ſent *un ſang vermeil & impétueux* couler dans ſes

* On devine que les mots en italique ſont des citations des vers de la chanson.

Je la retrouve ſurtout dans ſes notes écrites plus tard, à loiſir, & où il juge lui-même ſes impreſſions :

— Mon ivreſſe en 1848. De quelle nature était cette ivreſſe ? — Goût de la vengeance; plaiſir *naturel* de la démolition.

— Ivreſſe littéraire; ſouvenir des lectures.

---

veines; qui jette un long regard chargé de triſteſſe ſur le ſoleil & ſur l'ombre des grands parcs, & qui, pour ſuffiſante conſolation & réconfort, répète à tue-tête ſon refrain ſauveur : *Aimons-nous!* » Un peu plus loin : — « Diſparaiſſez donc, ombres fallacieuſes de René, d'Oberman et de Werther; fuyez dans les brouillards du vide, monſtrueuſes créations de la pareſſe & de la ſolitude; allez vous replonger dans les forêts enchantées d'où vous tirèrent les fées ennemies, moutons attaqués du vertige romantique. Le génie de l'action ne vous laiſſe plus de place parmi nous. » Et enfin ces dernières lignes, qui contiennent comme l'arrêt ſuprême du critique : « — En un mot, quel eſt le grand ſecret de Pierre Dupont, & d'où vient cette ſympathie qui l'enveloppe ? Ce grand ſecret, je vais vous le dire : il n'eſt ni dans l'acquis, ni dans l'ingénioſité, ni dans l'habileté du faire, ni dans la plus ou moins grande quantité de procédés que l'artiſte a puiſés dans le fonds commun du ſavoir humain; il eſt dans l'amour de la vertu et de l'humanité, et dans ce je ne ſais quoi qui s'exhale inceſſamment de ſa poéſie, que j'appellerai volontiers le goût infini de la République. » Ces opinions pourraient paſſer pour héréſies de la part d'un poëte auſſi inflexiblement artiſte que l'était Baudelaire. Mais non; n'oublions pas l'*homo duplex*. Ici, c'eſt l'*homme ſenſible* qui a la parole. Ne retrouve-t-on pas d'ailleurs le même attendriſſement, le même accent vibrant de ſympathie humaine dans plus d'une pièce des *Fleurs du Mal*, les *Deux Crépuſcules*, la *Voiſine de la ville*, où le poëte ſemble s'être affranchi du rhythme pour laiſſer couler plus *à-plein-lit* ſon émotion. — Ailleurs, dans un article ſur l'*École païenne*, publié dans un journal de théâtres, Baudelaire, irrité contre l'idolâtrie pédante de la mythologie antique, concluait ainſi : « Toute littérature qui ne ſe réſout pas à marcher entre la ſcience et la philoſophie, eſt une littérature homicide et ſuicide. » Ainſi, par moments, le philoſophe reprenait la main ſur l'artiſte.

Ailleurs :

— Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable à la fois, quelque chofe qui tient de l'infidélité & du déménagement. Cela fuffit à expliquer la Révolution françaife.

— 1848 ne fut charmant que parce que chacun y faifait des utopies comme des châteaux en Efpagne.

Et plus loin il ajoute, comme pour attefter ce que j'ai dit plus haut de la nature de fon penchant pour la Révolution :

— Robefpierre n'eft eftimable que parce qu'il a fait quelques belles phrafes.

En tout, en religion comme en politique, Baudelaire était fouverainement indépendant, d'autant plus indépendant qu'il dépendait uniquement de fes nerfs, capable de crier : écrafons l'infâme ! devant les fingeries de la dévotion à la mode, & le lendemain d'exalter les jéfuites, fi quelque Prud'homme de la démocratie l'ennuyait de fes déclamations banales. Ce qui faisait fon indépendance, c'eft ce qu'il a appelé « la puiffance de l'Idée fixe. » Rien ne protége la vie contre les engagements des partis mieux que la tyrannie d'une penfée conf-

tante & d'un but unique. Le but pour Baudelaire, c'était le Beau; ſa seule ambition était la gloire littéraire. On échappe ainſi aux préjugés & aux illuſions impoſées par la ſolidarité : on voit les torts des uns & des autres; on n'eſt dupe d'aucun côté. Et c'eſt ainſi que l'on peut dire que pour les eſprits élevés la ſageſſe eſt faite de contradictions.

Je n'ai pas, écrivait Baudelaire, de conviction, comme l'entendent les gens de mon ſiècle. Il n'y a pas en moi de baſe pour une conviction, parce que je n'ai pas d'ambition [1]. — Les brigands ſont convaincus — de quoi ? — qu'il leur faut réuſſir. Auſſi réuſſiſſent-ils. — Pourquoi réuſſirais-je là où je n'ai pas même envie d'eſſayer ?

J'ai cependant quelques convictions dans un ſens plus élevé & qui ne peut être compris par les gens de ce temps-ci.

Quoi de plus abſurde que le Progrès, puiſque l'homme, comme cela eſt prouvé par le fait journalier, eſt toujours ſemblable & égal à l'homme, c'eſt-à-dire toujours à l'état ſauvage ? Qu'eſt-ce que les périls de la forêt & de la prairie auprès des chocs & des conflits quotidiens de la civiliſation ? Que l'homme enlace ſa dupe ſur le boulevard, ou perce ſa proie dans des forêts inconnues, n'eſt-il pas l'homme éternel, c'eſt-à-dire l'animal de proie le plus parfait ?

Je comprends qu'on déſerte une cause pour ſavoir ce qu'on éprou-

[1] On comprend qu'il s'agit ici d'ambition dans le ſens politique & des affaires.

vera à en ſervir un autre. — Il ſerait peut-etre doux d'être alternativement victime et bourreau.

Et enfin comme conclusion :

— Le poëte n'eſt d'aucun parti : autrement il ſerait un homme comme les autres.

Pendant cette grève littéraire de 1848 & des années ſuivantes, Baudelaire, naturellement, produiſit peu. Il vivait retiré à l'extrémité de Paris. On le rencontrait, m'a-t-on dit, ſur les boulevards extérieurs, vêtu tantôt d'une vareuſe & tantôt d'une blouſe; mais auſſi irréprochable, auſſi correct dans cette tenue démocratique que ſous l'habit noir des jours proſpères. Tout ce que j'ai pu ſavoir de ſa vie à cette époque, c'eſt qu'il fut un jour envoyé à Dijon pour diriger un journal gouvernemental, dont il fit, dès le ſecond numéro, un journal d'oppoſition. De ce ſéjour à Dijon il lui était reſté un ſouvenir amer; & il ne prononçait jamais le nom de cette ville qu'en ſerrant les dents.

Je ne le rejoignis qu'en 1850, où une circonſtance inſignifiante nous remit en quête l'un de l'autre. C'eſt alors qu'il me montra chez lui, dans

un logement proche du boulevard Poiſſonnière, le manuſcrit de ſes poéſies magnifiquement copié par un calligraphe, & qui formait deux volumes in-4° cartonnés & dorés. C'eſt ce manuſcrit qui a ſervi pour l'impreſſion des *Fleurs du Mal*.





IV

EDGAR POË

Vers ce temps-là auſſi, une curioſité nouvelle s'empara de l'eſprit de Baudelaire & remplit ſa vie. On devine que je veux parler d'Edgar Poë, qui lui fut révélé par les traductions de Mme Adèle Meunier, publiées en feuilletons dans les journaux. Dès les premières lectures il s'enflamma d'admiration pour ce génie inconnu qui affinait au ſien par tant de rapports. J'ai peu vu de poſſeſſions auſſi complètes, auſſi rapides, auſſi abſolues. A tout venant, où qu'il ſe trouvât, dans la rue, au café, dans une imprimerie, le matin, le ſoir, il allait demandant : — Connaiſſez-vous Edgar Poë ?

ſans connaître par le menu Poë, ſa vie & ſes œuvres?

Je l'accompagnai un jour à un hôtel du boulevard des Capucines, où on lui avait ſignalé l'arrivée d'un homme de lettres américain qui devait avoir connu Poë. Nous le trouvâmes en caleçon et en chemiſe, au milieu d'une flottille de chauſſures de toutes sortes qu'il eſſayait avec l'aſſiſtance d'un cordonnier. Mais Baudelaire ne lui fit pas grâce : il fallut, bon gré mal gré, qu'il ſubît l'interrogatoire, entre une paire de bottines et une paire d'eſcarpins. L'opinion de notre hôte ne fut pas favorable à l'auteur du *Chat noir*. Je me rappelle notamment qu'il nous dit que M. Poë était un eſprit bizarre et dont la converſation n'était pas du tout *conſéquioutive*. Sur l'eſcalier, Baudelaire me dit en enfonçant ſon chapeau avec violence : — « Ce n'eſt qu'un yankee! »

Au bout de quelques jours, je fus au courant de ſes griefs contre M. Rufus Griſwold, le détracteur de Poë, & de ſes ſympathies pour Willis & pour Mss Cleems, ſon apologiſte & ſon ange gardien. Il ne permettait pas qu'aucun de ſes amis ignorât la moindre circonſtance de la bio-

Et, ſelon la réponſe, il épanchait ſon enthouſiaſme, ou preſſait de queſtions ſon auditeur.

Un ſoir, fatigué d'entendre ce nom nouveau revenir ſans ceſſe dans nos converſations & tourbillonner à mes oreilles comme un hanneton exaſpéré, je dis à mon tour : — Qu'eſt-ce qu'Edgar Poë ?

En réponſe à cette ſommation directe, Baudelaire me raconta, ou plutôt me récita le conte du *Chat noir,* qu'il poſſédait comme une leçon appriſe, & qui, dans cette traduction improviſée, me fit une vive impreſſion.

Dès lors, Baudelaire ne ceſſa plus de s'occuper d'Edgar Poë. Il ne fit plus une démarche, plus un pas dans un autre ſens. Quiconque, à tort ou à raiſon, était réputé informé de la littérature anglaiſe & américaine, était par lui mis littéralement à la *queſtion.* Il accablait les libraires étrangers de commiſſions & d'informations ſur les diverſes éditions des œuvres de ſon auteur, dont quelques-uns n'avaient jamais entendu parler. J'ai été plus d'une fois témoin de ſes colères, lorſque l'un d'eux lui avouait ne connaître ni l'auteur ni l'ouvrage, ou lui répétait une fauſſe indication. Comment pouvait-on vivre

ques, en jeux de mots, allusions à de petits faits journaliers, & à des plaisanteries courantes qu'un domestique ou un petit négociant étaient plus capables de saisir & d'expliquer qu'un académicien.

Alors qu'il publiait dans le *Moniteur* les *Aventures de Gordon Pym*, troisième volume de sa traduction (1858), il courait les tavernes & les tables d'hôte pour découvrir un marin anglais qui pût lui donner le sens exact des termes de navigation, de manœuvre, &c. Un jour, le voyant se creuser la tête à propos d'un détail d'orientation, j'eus le malheur de le plaisanter sur sa rigueur d'exactitude.

— Eh bien? me dit-il en relevant la tête, et les gens qui lisent en suivant sur la carte!

Je sens encore son regard chargé de mépris et de fureur, & qui voulait dire : Vous ne comprenez donc pas que toute chose que j'écris doit être irréprochable, & que je ne dois pas plus donner prise à la censure d'un matelot qu'à la critique d'un littérateur?

J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire ce jour-là en imaginant un abonné du *Moniteur* lisant son journal le doigt sur un atlas.

graphie de ſon héros, & ſe fâchait ſi on ne ſaiſiſſait pas du premier coup une intention comique, une alluſion, une fineſſe. Au reſte, le premier venu lui ſuffiſait. Il était, comme tous les écrivains qui ont pour habitude de cauſer leurs ſujets & de les *uſer* dans la converſation, peu difficile en fait d'auditoire. Un garçon de café, pourvu qu'il ſût parler anglais, lui ſervait de prétexte à diſcuter le ſens d'un mot, d'une expreſſion proverbiale, d'un terme d'argot. Il prit longtemps pour conſeil un tavernier anglais de la rue de Rivoli, chez lequel il allait boire le wiſky & lire le *Punch*, en compagnie des grooms du faubourg Saint-Honoré.

Ce qui ôte tout ridicule à cette manière de procéder, c'eſt le réſultat. En allant ainſi de l'un à l'autre, du littérateur à l'épicier, Baudelaire ſavait ce qu'il faiſait. Il entretenait ſon eſprit par la contradiction dans une gymnaſtique perpétuelle. De ſon voyage aux Indes il avait rapporté une connaiſſance très-ſuffiſante de la langue anglaiſe. Mais pour traduire un auteur auſſi ſubtil que Poë, & auſſi moderne, il fallait ſavoir plus que l'anglais littéraire. Son ironie froide, impaſſible, ſe diſtille en demi-ſens, en équivo-

teur d'une Revue de Londres, examinant les dernières productions de la poésie anglaise, reconnaissait Baudelaire comme un chef d'école dont l'influence s'était fait sentir même en dehors de son pays.

Dans ce travail considérable, puisque l'ouvrage entier comprend cinq volumes de texte compacte, Baudelaire a donné la mesure de sa puissance d'application & de sa pénétration d'esprit ; il a aussi livré sa méthode. J'ai déjà signalé ailleurs, en parlant de Gérard de Nerval, l'habitude systématique chez de certains écrivains, de colporter leurs sujets, de les *causer,* de les cuire, si je puis ainsi parler, à tous les fours, en les soumettant au jugement des grands & des petits, des lettrés & des naïfs. Cette méthode était aussi celle de Baudelaire ; & c'est ce qui explique à la fois le petit nombre & l'excellence de ses ouvrages. Baudelaire travaillait en dandy [1]. Nul ne fut

[1] Ce mot de *dandy*, Baudelaire l'employait fréquemment dans sa conversation & dans ses écrits, en le prenant dans un sens particulier, — héroïque & grandiose. Le dandy était à ses yeux l'homme parfait, souverainement indépendant, ne relevant que de lui-même, & régnant sur le monde en le dédaignant. L'écrivain-dandy était celui qui méprise l'opinion commune & ne s'attache qu'au beau, & encore selon sa conception particulière. Le mot revient souvent dans les notes manuscrites dont j'ai déjà cité quelques lignes. En tête d'une page, je

Et pourtant j'avais tort, & Baudelaire avait raiſon. Ce n'eſt que par ce ſoin ſcrupuleux, minutieux, opiniâtre, qu'on arrive à donner aux œuvres une valeur définitive. C'eſt grâce à cette application continuelle que la traduction d'Edgar Poë a obtenu le ſuccès ſuprême auquel peut prétendre un travail de ce genre, de naturaliſer un auteur dans une littérature étrangère, avec l'approbation de ſes nationaux. Cette traduction fit en effet beaucoup d'honneur à Baudelaire en Angleterre, & il en recueillit de grands avantages lors de la publication de ſon recueil de poéſies. Dans un article du *Spectator* [1], qui contient une très-lucide & très-élogieuse appréciation des *Fleurs du mal*, Baudelaire eſt préſenté au public anglais comme déjà recommandable pour ſes « admirables » traductions & pour ſes judicieuſes critiques des écrivains américains & anglais [2]. Tout récemment encore, le rédac-

Swinburne

[1] Du 6 ſeptembre 1862.

[2] L'auteur de l'article a évidemment rapproché de la traduction des œuvres de Poë l'analyſe faite par Baudelaire des *Confeſſions d'un mangeur d'opium* de de Quincey, dans le livre des *Paradis artificiels*, publié avant la ſeconde édition des *Fleurs du Mal*. C'eſt cette ſeconde édition, ainſi qu'en témoigne la date, qui fait le ſujet de l'article du *Spectator*.

c'était mieux encore, un moyen de ſe ſtimuler & d'affirmer ſa confiance en ſoi-même. Plus tard, à l'âge où l'on juge poſitivement de ſes forces & de ſon génie, il en était venu à des conjectures moins fantaſtiques. La deſtinée qu'il ſe prédiſait était celle d'un M. *** produiſant peu & ſe faiſant payer très-cher. La vérité eſt que Baudelaire travaillait lentement & inégalement, repaſſant vingt fois ſur les mêmes endroits, ſe querellant lui-même pendant des heures ſur un mot, & s'arrêtant au milieu d'une page pour aller, comme je l'ai dit, *cuire* ſa penſée au four de la flânerie & de la converſation. Il y avait là quelque choſe d'analogue au phénomène de la machine à prier des prêtres japonais, qui attachent une prière écrite à une roue mécanique, & s'en vont ſe promener dans la campagne pendant que la machine fonctionne pour eux & adreſſe leurs vœux & leurs témoignages d'amour à la divinité. Baudelaire, ami du myſtère, croyait peut-être à un phénomène ſemblable dans les opérations de l'eſprit. Peut-être ſuppoſait-il que le mécaniſme cérébral peut quelquefois fonctionner utilement hors du concours de la volonté. Il pouvait appuyer cette opinion de certains phénomènes du

moins *besogneur* que lui. S'il aimait le travail, comme art, il avait en horreur le travail-fonction. J'ai entendu des gens qui l'avaient mal connu, ou qui l'avaient connu trop tard, s'étonner que, « avec un si grand talent », Baudelaire ne gagnât pas *beaucoup d'argent.* C'était le méconnaître absolument. Quoiqu'il ait longtemps manifesté la prétention & même la conviction de s'enrichir par son travail, Baudelaire était trop délicat & trop respectueux de lui-même pour devenir jamais un *money-making author.* Plus que personne il avait parlé dans sa jeunesse des quinze cents francs qu'il lui fallait à la fin de la semaine & qu'il ne doutait pas de gagner en trois jours, & d'autres tours de force de rapidité. C'était là, si l'on veut, de la forfanterie juvénile;

lis : — *Supériorité du dandy. Qu'est-ce que le dandy?* Malheureusement, la page est blanche. Mais on peut recomposer la réponse de diverses notes éparpillées çà & là sur différents sujets. Par exemple : — « Le dandy est le roi du monde. » — « La femme est le contraire du dandy, parce qu'elle est *naturelle,* c'est-à-dire vulgaire. » — « Le dandy ne fait rien ; il méprise toute fonction. Se figure-t-on un dandy parlant au peuple, autrement que pour le bafouer ? » &c. Le dandysme en littérature serait donc tout ce qui est l'opposé de la cuistrerie, du pédantisme & de la besogne. Dans un livre projeté, sous le titre un peu primitif de *Réflexions sur quelques uns de mes contemporains,* Baudelaire avait réservé un chapitre à part aux dandys-littéraires. C'était Chateaubriand, le marquis de Custine, Paul de Molènes (militaire & écrivain), M. Barbey d'Aurevilly, &c., &c.

des Contes parut & ſe pourſuivit régulièrement dans *le Pays.* Cette année-là, Baudelaire réſolut le dur problème d'écrire un feuilleton par jour. Le feuilleton, il eſt vrai, n'avait que ſix colonnes, les deux premières pages du *Pays* étant conſacrées aux romans originaux, et la troiſième ſeulement aux traductions, variétés, &c. La tâche, cependant, n'en était pas moins dure, ſi l'on ſonge à la différence d'une traduction parlée ou rêvée, & d'une traduction écrite, & auſſi à la ponctualité exigée par le journal. Baudelaire ſoutint vaillamment la gageure qu'il avait faite avec lui-même. Pour s'épargner le temps d'ouvrir ſa porte, ou l'ennui des malentendus, il laiſſait la clef dans la ſerrure, & recevait tout en travaillant

de l'*étonnement.* J'en citerai quelques lignes : — « On a beaucoup parlé dans ces derniers temps d'Edgar Poë... Avec un volume de nouvelles, cette réputation a traverſé les mers. Il a *étonné, étonné* ſurtout, plutôt qu'ému & enthouſiaſmé. Il en eſt ainſi de tous les romanciers qui ne marchent qu'appuyés ſur une méthode créée par eux-mêmes, & qui eſt la conſéquence même de leur tempérament... Tous ces gens, avec une volonté & une bonne foi infatigables, décalquent la nature, la pure nature, laquelle ? la leur. Auſſi ſont-ils généralement bien plus *étonnants* & originaux que les ſimples imaginatifs qui ſont tout à fait indoués d'eſprit philoſophique & qui entaſſent & alignent les événements ſans les claſſer & ſans en expliquer le ſens myſtérieux. J'ai dit qu'ils étaient *étonnants ;* je dis plus, c'eſt qu'ils viſent généralement à l'*étonnant...* »

ſommeil, d'exemples ſouvent cités de ſavants, d'orateurs qui ont trouvé ou reçu comme par magie, en s'éveillant, la ſolution de difficultés qui les avaient arrêtés le ſoir précédent. En ſomme, la flânerie (lenteur, inégalité) était pour lui une condition de perfection & une néceſſité de nature. Il le prouva ſurtout par la manière dont fut conduite cette traduction de Poë, qu'il prépara pendant quatre ans avant de commencer le manuſcrit. Ces quatre années, il les employa à conſulter, à s'enquérir, à ſe perfectionner dans la connaiſſance de la langue anglaiſe & à entrer dans une communication de plus en plus intime avec ſon auteur.

La première geſtation ſérieuſe fut l'étude ſur *Edgar Allan Poë, ſa vie & ſes œuvres,* publiée dans la *Revue de Paris,* & qui, refondue & remaniée d'après de nouveaux renſeignements, a ſervi de préface aux deux ſéries des *Hiſtoires extraordinaires* [1]. Mais c'eſt en 1855 que la traduction

[1] Pour être tout à fait exact, je dois noter que c'eſt en 1848 (*Liberté de penſer* du 15 juillet) que Baudelaire publia ſon premier eſſai de traduction : la *Révélation mesmérienne*, précédé d'un en-tête de deux pages, curieux en ce qu'il y expoſe ſans feinte ſa fameuſe théorie

rigueur de la proſodie rend attentifs à la moindre altération, Baudelaire mettait un ſoin exceſſif à la correction des épreuves. Une faute d'impreſſion le faiſait bondir & troublait ſon ſommeil. Toute épreuve imparfaite était renvoyée à l'imprimerie raturée, ſoulignée & chargée à la marge d'admoneſtations impératives, d'objurgations verbeuſes tracées d'une main furibonde & accentuées de points d'exclamation. Il retenait par cœur les noms des ouvriers inſcrits en tête des feuillets de copie par les metteurs en page, & les invectivait avec colère dans ſa chambre toutes les fois qu'il était mécontent de leur travail. Dans les imprimeries où l'on emploie des femmes à la compoſition, Baudelaire avait particulièrement à ſouffrir de la légèreté & de l'ignorance de ces équipes femelles. Ces noms de filles & de femmes mêlés à ſes imprécations faiſaient l'effet le plus comique. « — Ah ! cette Anna ! — Ah ! cette Urſule ! — Je reconnais bien là cette infâme Hortenſe ! — Cette s... Pulchérie n'en fait jamais d'autres ! » &c., &c. Pendant l'impreſſion du ſecond volume des *Hiſtoires extraordinaires,* il alla ſe loger pendant un mois à Corbeil, pour être à portée de l'imprimerie Creté où ſe compoſait le livre, & dont

les viſites de gens quelquefois très-importuns & très-indiſcrets, qu'il ne ſe donnait même pas la peine de congédier, & qui ne ſe retiraient que vaincus par ſon ſilence & ſa diſtraction, ou agacés par le bruit de la plume courant ſur le papier. Souvent en l'allant voir le ſoir, un peu tard, j'ai trouvé endormi dans un coin le garçon d'imprimerie chargé de rapporter, ſoit la copie, ſoit les épreuves que Baudelaire lui faiſait quelquefois attendre longtemps.

Ce texte imprimé ſervit de première épreuve pour le livre. Chaque colonne de feuilleton, proprement découpée, fut collée au milieu d'une grande feuille de papier biſtré dont les marges ſe couvrirent de corrections. Le *manuſcrit* ainſi préparé, ſerré dans un monumental carton vert, louvoya longtemps dans Paris, faiſant eſcale à toutes les librairies, chez Lecou, chez Hachette, &c., & prit terre définitivement rue Vivienne, chez Michel Lévy. Encore de tirage en tirage ſubit-il bien des modifications contre leſquelles proteſtait l'éditeur, mais que l'auteur accompliſſait religieuſement ſous le feu des réclamations.

Comme, en général, tous les poëtes que la

éloquent plaidoyer pour le génie malheureux, méconnu, méprisé même, que ces deux préfaces intitulées : *Edgar Poë, sa Vie & ses Œuvres*, & *Notes nouvelles sur Edgar Poë!* Baudelaire s'était identifié avec son modèle au point d'épouser toutes vives ses amitiés & ses haines. Et jamais, certainement, Poë lui-même n'eût été plus âpre envers ses ennemis & ses détracteurs, plus tendre envers Mss Cleems, sa bienfaitrice, & Mss Francy Osgood, son amie, que ne l'est son traducteur dans cette véhémente *oratio pro poëta*.

En naturalisant Edgar Poë près des lecteurs français, Baudelaire, comme l'a dit un critique-poëte, a ajouté une note au clavier de nos admirations — & de nos jouissances.



les ouvriers ont dû garder le ſouvenir de ce ſéjour.

En ſomme, ces minuties, cette fureur de remaniement dont gémiſſaient les éditeurs, ont profité au livre en lui donnant ce cachet de perfection qui aſſure la durée.

Nous n'avons pas à apprécier ici les mérites de la traduction de Charles Baudelaire, déſormais claſſique & indétrônable. L'auteur a réſolu le problème d'être libre & brillant comme l'inſpiration, malgré les gênes innombrables de cette tranſpoſition d'une langue dans une autre, & d'être gracieux en danſant, comme diſait Balzac, avec les fers aux pieds.

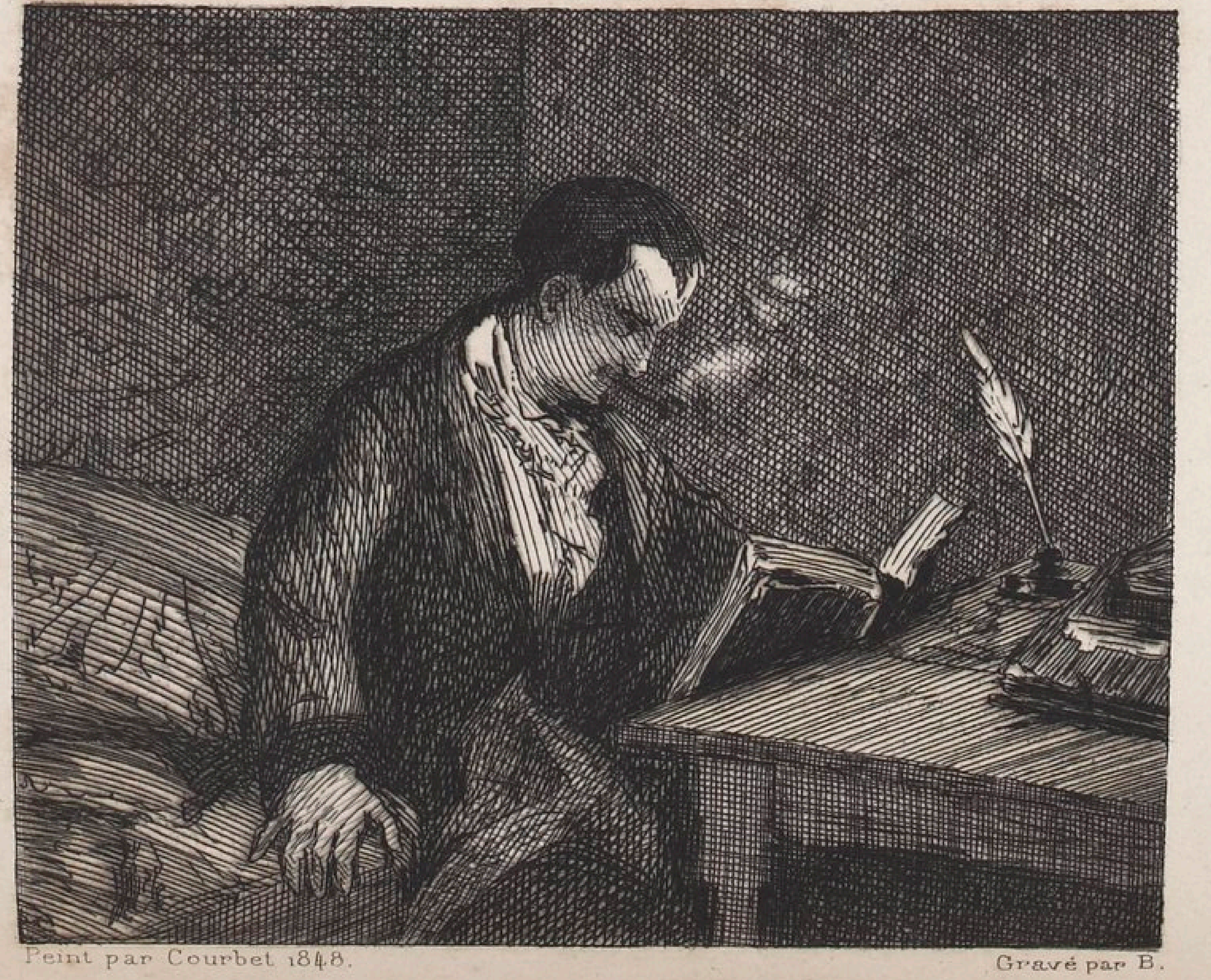
Pour moi, en liſant cette proſe ſi claire, ſi ſouple, ſi agile, j'ai peine à me perſuader que Poë n'ait pas profité en quelque choſe à une telle interprétation; de même qu'on a dit autrefois que Hoffmann avait bénéficié du ſtyle élégant de ſon traducteur, M. Loëwe Weimars. Pour arriver à un tel réſultat, il fallait, outre un talent ſupérieur, une rare énergie de ſympathie; & cette ſympathie, on la retrouve vive & palpitante à chaque page de la traduction de Charles Baudelaire. Quel dévouement à ſon *auteur!* Quel

V

LES FLEURS DU MAL

CEPENDANT les poésies, l'œuvre principale de Baudelaire, restaient inédites, au moins comme livre, car de nombreux extraits en avaient déjà paru dans les journaux & dans les revues. La publication en avait été souvent annoncée sous des titres divers. D'abord sur la couverture du *Salon de 1846,* sous le titre des *Lesbiennes*. Au même endroit se trouve annoncé le *Catéchisme de la Femme aimée,* livre qui n'a jamais été fait, & dont il n'a paru qu'un échantillon dans le *Corsaire-Satan* [1]. En

[1] *Maximes consolantes sur l'amour.* (*Corsaire-Satan* du 3 juin 1846.)



Peint par Courbet 1848. Gravé par B.

Imp. A. Salmon.

» l'efprit qui nous anime eft favorable aux effais,
» aux tentatives dans les fens les plus divers. Ce
» qui nous paraît ici mériter l'intérêt, c'eft l'ex-
» panfion vive & curieufe, même dans fa vio-
» lence, de quelques défaillances, de quelques
» douleurs morales que, fans les partager, ni les
» difcuter, on doit tenir à connaître, comme un
» des fignes de notre temps. Il nous femble d'ail-
» leurs qu'il eft des cas où la publicité n'eft pas
» feulement un encouragement; où elle peut
» avoir l'influence d'un confeil utile, & appeler
» le vrai talent à fe dégager, à fe fortifier, en élar-
» giffant fes voies, en étendant fon horizon. »

Ainfi donc, en publiant les vers de Baudelaire, la *Revue des Deux-Mondes* fe flattait de travailler à fon amendement & peut-être à fa pénitence. Elle efpérait l'amener à correction, en lui faifant peur de fa propre image dans le miroir de fes pages. Quand donc les directeurs de Revue guériront-ils de cette illufion d'être des directeurs d'âmes & des profeffeurs de littérature ? Et que penfer encore de cette prétention de montrer un encouragement dans la publicité d'une Revue ? Qui donc, aujourd'hui qu'il n'eft plus, peut paffer pour avoir le plus honoré l'autre,

1850, un journal d'éducation, le *Magasin des Familles,* publia deux pièces : *le Châtiment de l'Orgueil* & *le Vin des honnêtes gens*, avec cette annonce : — *Ces deux morceaux inédits sont tirés d'un livre intitulé* LES LIMBES, *qui paraîtra très-prochainement, & qui est destiné à représenter les agitations & les mélancolies de la jeunesse moderne.*

Le titre de *Fleurs du Mal*, qui fut donné à Baudelaire par un ami, a été pris pour la première fois en tête d'un long extrait publié dans la *Revue des Deux-Mondes* [1], & accompagné d'une note prudente & timorée qui ressemblait à un désaveu ou à une excuse, & que Baudelaire garda longtemps sur le cœur.

Voici cette note qu'on peut être curieux de relire aujourd'hui :

« En publiant les vers qu'on va lire, nous
» croyons montrer une fois de plus combien

---

1 Numéro du 1er juin 1855. Les pièces insérées, qui toutes se retrouvent (moins une) sous le même titre, étaient : — *Au lecteur — Réversibilité — Le Tonneau de la haine — Confession — L'Aube spirituelle — La Volupté — Voyage à Cythère — A la belle aux cheveux d'or* (l'Irréparable) — *L'Invitation au voyage* — Mœsta & errabunda — *La Cloche — L'Ennemi — La Vie antérieure — Le Spleen — Remords posthumes — Le Guignon — La Béatrice — L'Amour & le crâne.*

Son coup d'essai, son prospectus fut cette charmante édition des *Odes funambulesques*, — je parle, bien entendu, de l'édition anonyme de 1857, — que les catalogues cotent actuellement au quadruple du prix d'origine, & où l'éditeur sut mettre l'élégance typographique en parfait accord avec le talent du poëte.

En ce temps-là, on s'en souvient, après le hideux carnaval de la librairie à quatre sous, à deux sous, à un franc, un réveil de l'art typographique s'organisait dans les provinces. Perrin à Lyon, Herrissey à Evreux, d'autres encore à Lille & à Strasbourg, publiaient des livres confectionnés avec un goût un peu pédant peut-être, excessif comme toutes les réactions, mais que les amateurs adoptaient & s'habituaient à payer cher. Malassis se plaça à côté d'eux. Sans tomber dans les excès de l'archaïsme & de la typographie calligraphique, il fabriqua pour trois francs, pour quatre francs, pour deux francs, de jolis volumes, solidement imprimés sur bon papier, avec titres en rouge & ornés de fleurons, d'initiales & de culs-de-lampe d'un bon choix. Plus tard, il y joignit des frontispices gravés par Braquemond, qui peut dater de ces premières relations avec Malassis

cette résurrection de l'*eau-forte*, dont il a été le promoteur & dont il a recueilli la gloire. Ces petits livres ont fait leur chemin vers les bibliothèques soignées. Il y a aujourd'hui des collectionneurs d'éditions-Malassis, qui perdent le sommeil pour une plaquette qui leur manque. C'est aller bien loin dans le dilettantisme; mais, extravagance à part, on peut dire que ces éditions, sagement & honnêtement conditionnées, étaient bien selon le goût & le besoin du temps où elles parurent, suffisamment jolies & pas trop chères. On doit regretter aussi que l'éditeur n'ait pas su allier au sentiment de l'art qu'il avait à un haut degré, un peu de cet esprit positif du négociant qui assure la durée des entreprises. Il faut le regretter pour sa propre fortune & aussi pour les auteurs dont il avait formé sa clientèle, & qui n'oublieront jamais l'essor que pendant un moment il a donné à leurs travaux. Esprit très-lettré & érudit, Aug. Malassis aimait la littérature & s'y connaissait (pour son malheur, diront quelques-uns; pour son honneur, dis-je). On en peut juger par le catalogue de ses éditions & par la place qui y est donnée, à la forme suprême & par excellence, à la pure essence des littératures,

à la poéſie. En ſix ans, de 1857 à 1862, il a publié : — Les *Odes funambuleſques,* les poéſies complètes de Théodore de Banville, & les poéſies complètes de Leconte de Liſle ; les *Poéſies barbares,* du même ; deux éditions des *Fleurs du Mal ;* les *Émaux & Camées* de Théophile Gautier ; les poéſies complètes de Sainte-Beuve ; les *Améthystes* de Th. de Banville, & vingt autres recueils de poéſies de différents auteurs anciens & modernes ; auxquels s'adjoignent les Portraits du XVIIIe ſiècle de Charles Monſelet ; les *Contes* & les *Lettres ſatiriques & critiques* d'Hippolyte Babou ; la vie d'*Honoré de Balzac* de Théophile Gautier ; les *Paradis artificiels* de Charles Baudelaire ; les *Eſſais ſur l'Époque actuelle* d'Émile Montégut ; les *Eſquiſſes pariſiennes* & la *Mer de Nice* de Théodore de Banville ; les romans illuſtrés de Champfleury ; une ſuite de mémoires & de documents ſur la Révolution françaiſe ; une Histoire de la preſſe en huit volumes, &c., &c. Malaſſis ſerait peut-être riche aujourd'hui s'il avait profité des prix élevés qu'ont acquis ſes éditions depuis qu'il a ceſſé d'être libraire.

Les *Fleurs du Mal* ont été publiées au commencement de l'été de 1857. Je retrouve parmi des notes de cette année des épreuves corrigées avec la ponctualité & la véhémence que Baudelaire apportait à cette opération. Malaſſis a conſervé tout un doſſier de ces épreuves, avec la correſpondance à laquelle elles ont donné lieu, & qui ſerait curieuſe à conſulter aujourd'hui. On y verrait quelle importance Baudelaire attachait à l'exécution de ſes œuvres ; importance proportionnelle aux ſoins qu'elles lui avaient coûté. Les *Fleurs du Mal* furent reçues dans le public lettré & artiſte comme un livre attendu & dont les fragments déjà parus dans les journaux avaient excité une vive curioſité.

En parlant de ce livre, j'éviterais vainement un ſouvenir qui s'y attache indiſſolublement, celui du procès & de la condamnation qu'il a encourus. Ce procès cauſa à Baudelaire un étonnement naïf. Il ne pouvait comprendre, ainſi qu'il l'a écrit plus tard, qu'un ouvrage d'une ſi haute ſpiritualité pût être l'objet d'une pourſuite judiciaire. Il ſe ſentit bleſſé dans ſa dignité de poëte, d'écrivain reſpectueux de ſon art & de lui-même par cette accuſation, dont les termes le confon-

daient avec qui, grands dieux! avec les misérables agents du vice & de la débauche, avec des orduriers, des cyniques, avec des propagateurs d'infamies; car la loi n'a qu'un même mot pour caractériser les licences de l'art, les vertueuses indignations du poëte, & les méfaits de la crapule éhontée & débordée. Tout cela s'appelle indistinctement : *attentats aux mœurs!* Oui, si Juvénal & Dante lui-même revenaient au monde, & Michel-Ange, & Titien, ils iraient s'asseoir sur les mêmes bancs où comparaissent les profanateurs de la jeunesse & les colporteurs d'estampes licencieuses.

En sortant de cette audience, je demandai à Baudelaire étourdi de sa condamnation : — Vous vous attendiez à être acquitté?

— Acquitté! me dit-il, j'attendais qu'on me ferait réparation d'honneur!

Pour lui, ce procès ne fut jamais qu'un malentendu. Et nous-même, sans manquer au respect dû à la magistrature & à ses arrêts, ne pourrions-nous exprimer notre étonnement de cette assimilation d'un excès de littérature à une violence bestiale, d'une fantaisie artistique à un trafic clandestin? Dans un tel procès, ne semble-t-il pas

que le premier devoir du tribunal dût être de se récuser & d'en référer à un mieux instruit? Quoi! dans un débat commercial, à propos d'une contestation de prix, ou de salaire, l'expertise serait de droit; & on ne l'invoquerait pas pour un délit relevant d'un art dont les juges ignorent les éléments? Une statue est apportée devant le tribunal : elle est nue; & dans nos climats la nudité est considérée comme indécente & coupable. Aussi les juges condamnent ou vont-ils condamner. Vient un artiste qui leur démontre que la statue est un chef-d'œuvre; qu'elle fait honneur au temps & au pays, & que sa place est dans un musée public, pour servir de modèle & d'enseignement à la jeunesse; & la statue, tout à l'heure réprouvée, est portée au Louvre, & son auteur récompensé & honoré. Que pourrait penser un tribunal de la *Vénus couchée* ou de la *Danaë* du Titien? Que dirait-il de la *Léda* de Michel-Ange, de l'*Antiope* de Corrége, des *Néréïdes* de Rubens, de l'*Andromède* de Puget? La loi à la main, il les déclarerait déshonnêtes & punissables.

De même, dans un poëme, le magistrat est frappé d'un mot cru qui le blesse; il est saisi d'une expression forte qui fait image à son esprit; & il

condamne. Que voulez-vous qu'il faſſe ? Il entend un infortuné s'écrier : — Dieu n'exiſte pas ! Et il conclut que l'auteur eſt un impie. Où eſt le poëte-expert qui lui dira que ce cri n'eſt là que pour exprimer le délire d'un malheureux au déſeſpoir ; que telle image eſt admirable, que tel mot choquant eſt bien en ſa place ? qui lui expliquera ce que c'eſt que le relief & la couleur dans la phraſe poétique ; ce que c'eſt que les priviléges & les droits de l'art ; comment il importe à la dignité & à la logique des langues que de certaines *propriétés*, bannies par décence du langage uſuel, soient maintenues & conſervées dans le diſcours écrit, &c., &c., &c. ?

Pour Baudelaire, l'expertiſe était toute faite. Les meilleures plumes, les eſprits les plus graves avaient déjà plaidé pour lui. — « Nous le laiſſons ſous la caution du Dante ! » avait dit Édouard Thierry en finiſſant ſon admirable feuilleton du *Moniteur univerſel*. D'autres articles, dont le procès commencé ſuſpendit la publication, celui, entre autres, de Barbey d'Aurevilly dans *le Pays*, avaient révélé, en le développant, le vrai ſens du livre & caractériſé le génie du poëte. Ajoutons, pour l'exemple, que M. Paulin Limayrac, alors

chargé de la critique littéraire au *Conſtitutionnel*, avait écrit, comme *ab irato*, un manifeſte, où, tout en rendant juſtice au talent, il proteſtait contre les tendances du livre. Mais en apprenant que les *Fleurs du Mal* étaient pourſuivies, M. Limayrac s'était ſouvenu qu'il avait été auteur & poëte, &, très-noblement, avait retiré ſon article.

Baudelaire ne fut pas défendu. Son avocat, homme de talent d'ailleurs, très-intelligent & très-dévoué, s'épuiſa dans la diſcuſſion des mots incriminés, de leur valeur, de leur portée. C'était s'égarer. Sur ce terrain, qui était celui de l'accuſation, on devait être battu. Pour vaincre, il fallait, ce me ſemble, tranſporter la défenſe dans des régions plus élevées. C'était le cas peut-être, ſi l'on me paſſe cette comparaiſon ambitieuſe, de ſe ſouvenir du plaidoyer d'Hypérides, & d'enlever la bienveillance des juges en leur montrant au grand jour la beauté de l'œuvre accuſée.

« Qui donc, aurais-je dit d'abord, eſt cet homme que voici devant vous ? Eſt-ce un de ces écrivains ſans conſcience & ſans vergogne, vivant au jour le jour & ſervant le public au gré de ſa fantaiſie & de ſon indiſcrétion ? Eſt-ce un étourdi ſe jetant

dans le ſcandale par amour de la publicité ? un impatient de l'obſcurité cherchant le ſuccès aux dépens de l'honneur & de la dignité ? Non ; c'eſt un homme mûri par l'étude & la méditation. Son nom ne ſe lit qu'en bon endroit ; ſes ambitions ſont nobles ; ſes amitiés ſont illuſtres. Ce n'eſt ni un pamphlétaire, ni un journaliſte, ni un feuilletonnier ; c'eſt un littérateur, & un littérateur dans la plus noble acception du mot, un poëte.

» Mais, avant tout, c'eſt un homme du meilleur monde. Le deuil qu'il porte, c'eſt celui de ſon beau-père, un officier général qui fut deux fois ambaſſadeur. Son père, profeſſeur émérite, eſprit lettré & artiſte, était l'ami de tout ce qu'il y avait de diſtingué en ſon temps dans les lettres & dans les arts, & avait rempli des fonctions élevées de l'ordre adminiſtratif. Ses antécédents ? C'eſt d'abord deux livres d'art, deux traités d'eſthétique, dont l'un, le ſecond, paſſe, au ſentiment des meilleurs juges, pour un véritable catéchiſme de peinture moderne. C'eſt enſuite une traduction laborieuſe & méritoire des œuvres du plus étrange & du plus étonnant génie du Nouveau-Monde, travail admirable, unique peut-être,

qui a conquis l'approbation des deux nations, & où l'interprète a peut-être dépaſſé l'original. Sur le mérite de cet ouvrage, je pourrais citer témoignages ſur témoignages; j'en ai les mains pleines; je n'en citerai qu'un ſeul, celui d'un journal anglais, qui dernièrement diſait qu'Edgar Poë était heureux d'avoir trouvé à ſon ſervice à la fois la ſcience d'un linguiſte & l'enthouſiaſme d'un poëte. Voilà par quels travaux mon client a préparé l'avénement de ce livre qu'on voudrait vous faire trouver coupable. Voilà les garants que nous avons de la nobleſſe de ſon eſprit & de ſon amour pour les belles études. »

Puis, paſſant au livre lui-même, j'aurais dit : — « A quoi bon éplucher un recueil de poëmes comme un pamphlet ou une brochure politique? Sommes-nous compétents, d'ailleurs? Avons-nous qualité pour décider de la valeur d'une œuvre dont les mérites nous échappent? Qui ſait ſi un poëte émérite ne nous montrerait pas des beautés là où nous trouvons des délits? Ce que je ſais, c'eſt que ce livre m'a ému, qu'il m'a tranſporté hors de moi-même dans des régions ſereines & lumineuſes où mon eſprit n'était jamais monté; c'eſt que ces peintures, nettes

& franches, cruelles même parfois, m'ont fait rougir des vices de mon temps, ſans me faire jamais déteſter les coupables, car une pitié profonde circule à travers ces pages indignées d'un ſatiriſte humain & charitable. »

Et là-deſſus j'aurais ouvert le livre; & avec l'émotion du ſouvenir & de l'admiration reconnaiſſante, j'aurais récité, par exemple, les belles ſtances qui finiſſent la pièce intitulée : *Bénédiction,* & qui ſont un hymne ſi éloquent à la ſouffrance & à la réſignation du poëte :

Vers le ciel où ſon œil voit un trône ſplendide,
Le poëte ſerein lève ſes bras pieux,
Et les vaſtes éclairs de ſon eſprit lucide
Lui dérobent l'aſpect des peuples furieux.

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la ſouffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,
Et comme la meilleure & la plus pure eſſence
Qui prépare les forts aux ſaintes voluptés !

Je ſais que vous gardez une place au poëte
Dans les rangs bienheureux des ſaintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je ſais que la douleur eſt la nobleſſe unique
Où ne mordront jamais la terre & les enfers;
Et qu'il faut, pour treſſer ma couronne myſtique,
Impoſer tous les temps & tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Montés par votre main, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouiſſant & clair.

Car il ne ſera fait que de pure lumière,
Puiſée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur ſplendeur entière,
Ne ſont que des miroirs obſcurcis & plaintifs.

J'aurais lu encore cet admirable ſonnet, *l'Ennemi,* qui eſt comme le teſtament même du poëte; j'aurais lu ce final fulgurant & tumultueux, — un final à la Beethowen — des *Femmes damnées (deſcendez, deſcendez, lamentables victimes).*

J'aurais lu ces pièces où palpite la ſympathie pour les infortunés & les humbles, *l'Ame du Vin, la Mort des pauvres.* Puis, poſant le livre, j'aurais dit : « — Eſt-ce aſſez beau? Eſt-ce aſſez beau, M. le procureur impérial? Et vous qui réclamez contre nous un « avertiſſement, » que ne pouvez-vous avertir tous les poëtes de l'empire d'avoir à nous donner ſouvent de pareils vers! »

« Et prenez garde, aurais-je ajouté. Ce règne ſans doute eſt un grand règne. Il a l'éclat, il a la force; il a l'ambition de toutes les gloires. Il

en eſt une cependant qui juſqu'ici lui réſiſte, celle qui perpétue les autres & dore d'un rayon durable le règne d'un Louis XIV & le règne d'un François Ier. Celle-là, c'eſt le poëte qui la donne. Ne découragez donc pas les poëtes. Vous en tenez un; gardez-vous de l'humilier. »

C'eſt ainſi que j'aurais parlé, fort de ma conſcience et aſſuré du conſentement de tous. Et ſi, par ces franches paroles, je n'avais pas emporté l'acquittement de mon client, j'aurais eu du moins la ſatiſfaction de le défendre ſur ſon terrain & ſans le faire deſcendre de ſon rang.

J'ai dit que Baudelaire n'avait pas été défendu : il l'a été cependant. Sa meilleure défenſe fut la contenance embarraſſée du miniſtère public. En apprenant le nom du magiſtrat diſtingué qui devait ſoutenir l'accuſation, les amis de Baudelaire avaient pris confiance. Le ſouvenir récent d'un procès fameux, où le jeune ſubſtitut s'était élevé très-haut, leur faiſait eſpérer qu'ayant affaire à un poëte, il ſe départirait des minuties de l'enquête & de la roideur du réquiſitoire. On s'attendait à le voir planer & ſe maintenir à la hauteur d'un procès poétique. En l'entendant, il nous fallut rabattre un peu de cet eſpoir. Au lieu

de généraliser la cause & de s'en tenir à des considérations de haute morale, M. P*** s'acharna sur des mots, sur des images ; il proposa des équivoques, des sens mystérieux auxquels l'auteur n'avait pas songé, atténuant ses sévérités par des protestations d'indulgence naïve : — « Mon Dieu ! *je ne demande pas la tête* de M. Baudelaire ! je demande *un avertissement* seulement.... »

Un avertissement ? Et n'était-ce pas le plus dur qu'on pût trouver que cette comparution sur ces bancs infâmes où s'étaient assis avant lui des malfaiteurs, des filous, des filles publiques, des marchands de photographies obscènes ? Quoi ! Il était là ce poëte, cet honnête homme, essuyant avec son habit cette poussière immonde ! & ce n'était pas assez pour vous ?

On se rappelle quelle fut l'issue du procès. On écarta le grief d'outrage à la morale religieuse, & *six* pièces furent retranchées de ce volume qui en contenait cent. Un illustre académicien, fort attentif au débat, faisait remarquer au condamné les termes du considérant : — *Attendu que si le poëte....* « — Notez bien ce mot, disait-il. Point d'accusé ; *le poëte !....* le poëte ! Tout est là ! »

Il triomphait de cette nuance. Baudelaire,

lui, ne triomphait pas du tout. Pourtant, il ne fit point appel. Peut-être, après cette première épreuve, n'eſpérait-il pas un ſuccès plus heureux devant une autre juridiction; & peut-être ſentait-il que la juſtice ſe dégagerait d'autant moins envers lui qu'elle manquait des lumières néceſſaires pour le bien juger.

J'ai déjà dit quelles étaient ſes impreſſions en sortant de l'audience. Ce procès lui reſta ſur le cœur comme un affront.

Lorſque, plus tard, après le ſuccès de la ſeconde édition du livre, l'éditeur en voulut donner une troiſième, plus ornée & faite à plus grands frais que les précédentes [1], Baudelaire eut la tentation de s'expliquer devant le public. On a retrouvé dans ſes cartons trois projets de préface, ébauchés dans des tons différents. Tous trois accuſent la laſſitude, le dégoût de critiques injuſtes, un abandon de ſoi-même & de tout, qui fait peine, ſi l'on ſonge que ſans doute le mal envahiſſant y avait part; car ces courtes ébauches, incomplètes

[1] Il devait y avoir un frontiſpice, des têtes de pages, des culs-de-lampe, &c., deſſinés par Braquemont & hiſtoriés de deviſes latines compoſées par Baudelaire lui-même. Les deſſins ont été faits; ils exiſtent & n'ont point ſervi.

& inconſéquentes nous sont revenues de Bruxelles. « S'il y a, » eſt-il dit, « quelque gloire à n'être » pas compris, ou à ne l'être que très-peu, l'au- » teur de ce petit livre peut ſe vanter de l'avoir » acquiſe & méritée d'un ſeul coup. Offert plu- » ſieurs fois à divers éditeurs qui le repouſſèrent » avec horreur, pourſuivi & mutilé en 1857 par » ſuite *d'un malentendu fort bizarre,* lentement » rajeuni (?), accru & fortifié pendant quelques » années de ſilence, diſparu de nouveau grâce à » mon inſouciance, ce produit de la *Muſe des » derniers jours*, encore avivé par quelques nou- » velles touches violentes, oſe affronter encore » aujourd'hui, pour la troiſième fois, le ſoleil de la » ſottiſe.... « Ce livre reſtera ſur toute votre vie » comme une tache, » me prédiſait dès le com- » mencement un de mes amis. En effet, toutes » mes méſaventures lui ont juſqu'à préſent donné » raiſon. Mais j'ai un de ces heureux caractères » qui tirent une jouiſſance de la haine & qui ſe » glorifient dans le mépris. Mon goût diaboli- » quement paſſionné de la bêtiſe me fait trouver » des plaiſirs particuliers dans les traveſtiſſements » de la calomnie. Chaſte comme le papier, ſobre » comme l'eau, porté à la dévotion comme une

» communiante, inoffenſif comme une victime, *il* » *ne me déplairait pas de paſſer pour un débau-* » *ché, un ivrogne, un impie & un aſſaſſin.* » Ces derniers mots donnent la clef des inconſéquences dont s'indignaient les ſimples, & qui n'étaient que forſanteries & myſtifications.

Ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était le « malentendu » qui lui avait fait attribuer par bon nombre de gens les vices & les crimes qu'il avait dépeints ou analyſés. Autant vaudrait accuſer de régicide un peintre qui aurait repréſenté la mort de Céſar. N'ai-je pas entendu moi-même un brave homme porter ſérieuſement au décompte des mérites de Baudelaire le fait d'avoir maltraité un pauvre vitrier qui n'avait pas de verres de couleur à lui vendre? Le naïf lecteur de journaux avait pris au poſitif la fable du Vitrier dans les *Poëmes en proſe!* Combien d'autres ont tout auſſi logiquement accuſé l'auteur des *Fleurs du mal* de férocité, de blaſphème, de dépravation & d'hypocriſie religieuſe! Ces accuſations, qui l'amuſaient lorſqu'elles lui étaient jetées directement dans la diſcuſſion par un adverſaire irrité & dupe de ſes artifices de rhétorique, avaient fini par le laſſer, lorſqu'il s'était vu compoſer une légende

d'abomination. Il avait été choqué, lors du procès, de trouver ſi peu d'intelligence ou de bonne foi chez de certains juges de la preſſe, les uns myopes, les autres tartufes de vertu. Auſſi, dans les trois ébauches dont nous parlons, le projet de ſe diſculper eſt-il auſſitôt retiré qu'annoncé. « Peut-être, dit-il, le ferai-je un jour pour quelques-uns & à une dizaine d'exemplaires. » Et encore ce projet ainſi amendé & reſtreint dans ſon exécution lui paraît-il bientôt ſuperflu. « A quoi bon ?.... Puiſque ceux dont l'opinion m'importe m'ont déjà compris, & que les autres ne comprendront jamais ? »

Ce qu'on peut regretter le plus de ce projet abandonné, c'eſt l'expoſition que Baudelaire avait voulu faire de ſa méthode & de ſa doctrine poétiques. Cette partie, dont le développement eût été ſi intéreſſant, gît à l'état de ſommaire ou d'énoncé, en quelques lignes, sur un ſimple feuillet de papier :

Comment la poéſie touche à la muſique par une proſodie dont les racines plongent plus avant dans l'âme humaine que ne l'indique aucune théorie claſſique ;

Que la poéſie françaiſe poſſède, comme les langues latine & anglaiſe, une proſodie myſtérieuſe — & méconnue ;

Pourquoi tout poëte qui ne ſait pas au juſte combien chaque mot

comporte de rimes, est incapable d'exprimer une idée quelconque;

Que la phrase poétique peut imiter (& par là elle touche à l'art musical & à la science mathématique) la ligne horizontale, la ligne droite ascendante, la ligne droite descendante; qu'elle peut monter à pic vers le ciel sans s'essouffler, ou descendre perpendiculairement vers l'enfer avec la vélocité de toute pesanteur; qu'elle peut suivre la spirale, décrire la parabole, ou le zig-zag, en figurant une série d'angles superposés;

Que la poésie se rattache aux arts de la peinture, de la cuisine & du cosmétique par la possibilité d'exprimer toute sensation de suavité ou d'amertume, de béatitude ou d'horreur, par l'accouplement de tel substantif avec tel adjectif analogue ou contraire.

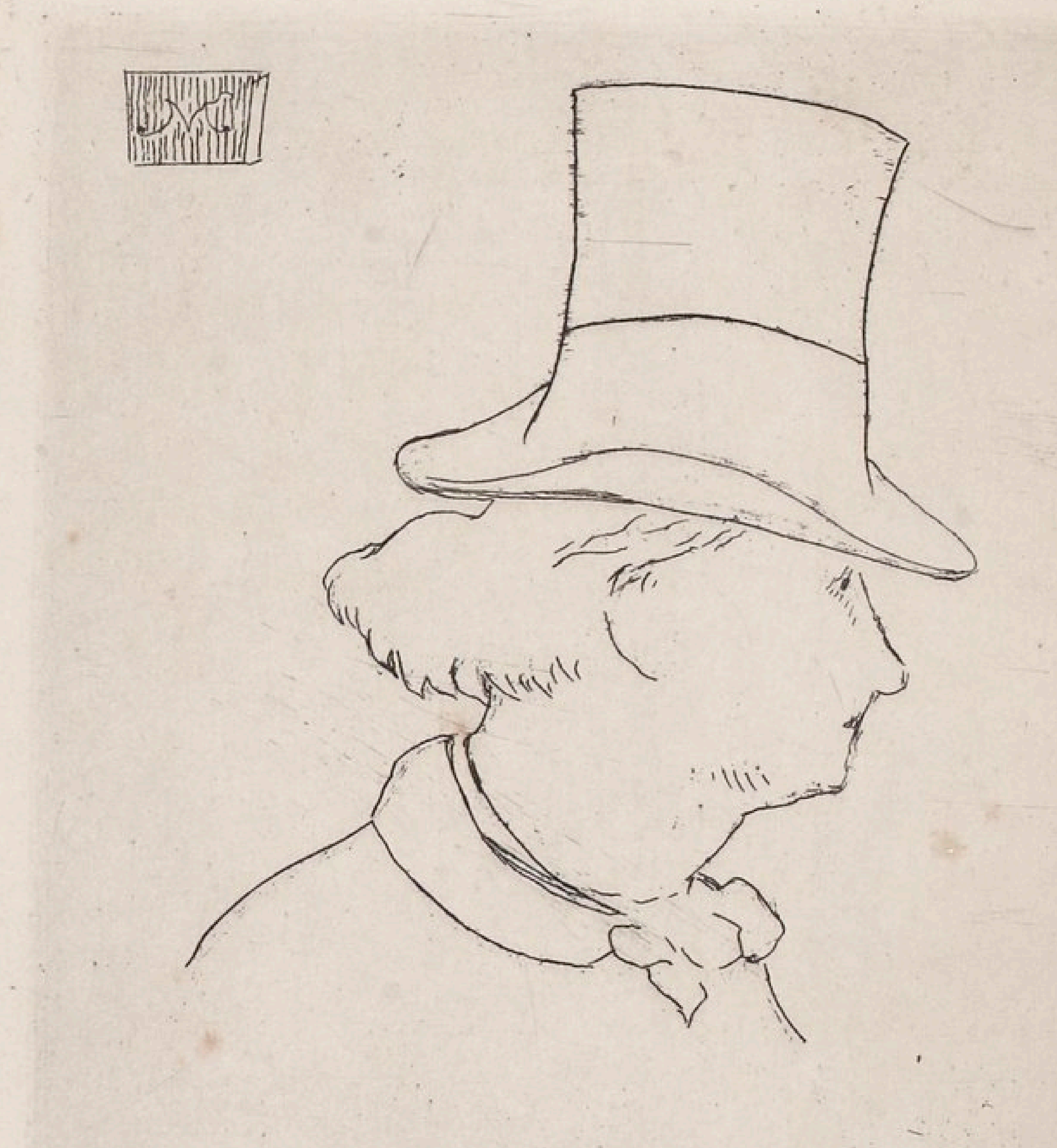
Ici revient, comme application de ses principes, la prétention d'enseigner à tous venants, & en *vingt leçons*, l'art d'écrire convenablement une tragédie ou un poëme épique.

« Je me propose, ajoute Baudelaire, pour vérifier de nouveau l'excellence de ma méthode, de l'appliquer prochainement à la célébration des jouissances de la dévotion & des ivresses de la gloire militaire, *bien que je ne les aie jamais connues* [1].... »

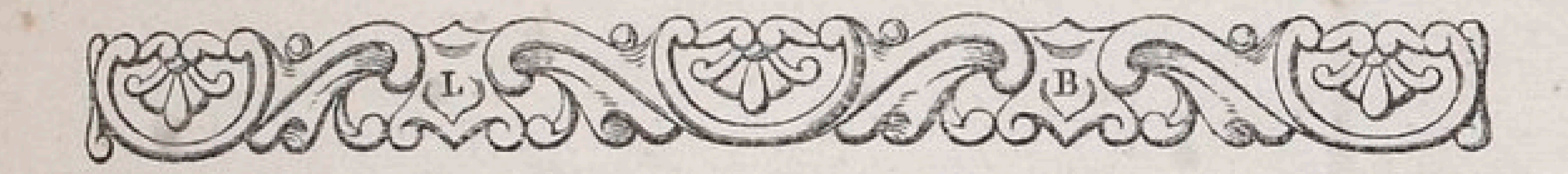
[1] « Tâche difficile, écrit-il ailleurs, que de s'élever vers cette insensibilité divine! car, moi-même, malgré les plus louables efforts, je n'ai su résister au désir de plaire à mes contemporains, ainsi que l'attestent en quelques endroits, apposées comme un fard, certaines basses flatteries adressées à la démocratie; j'avais mis même quelques ordures pour me faire pardonner la tristesse de mon sujet. Mais messieurs les journalistes s'étant montrés ingrats envers ces caresses, j'en ai supprimé la trace, autant qu'il m'a été possible, dans cette nouvelle édition. »

Eſſaierons-nous à notre tour cette juſtification à laquelle Baudelaire avait renoncé par fatigue & par ennui ?

Aſſurément ce n'eſt pas le courage qui nous manquerait, & les éléments ne nous feraient pas défaut. Si nous ne l'entreprenons point, c'eſt qu'il nous ſemble que ce n'en eſt plus la peine. Les *Fleurs du mal* ont gagné leur procès en appel au tribunal de la littérature & de l'opinion publique. Les magnifiques plaidoyers de Théophile Gautier; les approbations, tant publiques que particulières, des maîtres de la poésie contemporaine, de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, d'Émile Deſchamps, &c., &c., ont effacé jusqu'au ſouvenir de ce « malentendu, » dont notre ami avait été ſi vivement choqué. Reſte le livre, déſormais ſerein & inattaquable, & dont les bleſſures ont été richement réparées par de nouvelles pouſſes. Livre, ſinon claſſique, du moins claſſé, les *Fleurs du mal* n'ont plus beſoin d'être défendues.



Peint et Gravé par Manet 1862. Imp. A. Salmon.



VI

DERNIÈRES ANNÉES A PARIS

Lorsque parut la ſeconde édition des *Fleurs du mal*, on peut dire que Baudelaire était en pleine poſſeſſion de la renommée. Les critiques amères & injuſtes, dont le livre avait été l'objet, lors de ſa première apparition, s'étaient tues à ce ſecond avénement. L'auteur & l'œuvre avaient profité à ces premières attaques qui conſolident le ſuccès par la réſiſtance. Ceux qui ont vu Baudelaire à ce moment de ſa vie, ſouriant, frais, jeune encore ſous ſes longs cheveux blanchiſſants, ont pu reconnaître en lui l'action ſalutaire & calmante du temps & de la faveur conquiſe. Les inimitiés dé-

ſarmaient ; des ſympathies nouvelles, jeunes, venaient à lui. Lorſqu'à la fin de la journée, il deſcendait ſur le boulevard, il trouvait ſur ſon paſſage toutes les mains ouvertes, & il les ſerrait toutes, meſurant ſon exquiſe politeſſe ſur le degré d'habitude , ou de familiarité. Sous cette impreſſion de bienveillance générale, les âpretés, les méfiances de ſa jeuneſſe avaient diſparu. Il était devenu plus-qu'indulgent, débonnaire, patient à la ſottiſe & à la contradiction. Chacun trouvait en lui un cauſeur charmant, commode, ſuggeſtif, bon vivant, inoffenſif pour tous, paternel & de bon conſeil pour les jeunes. Les ouvrages qu'il publia de l'une à l'autre édition des *Fleurs du mal*, & après la ſeconde, les *Paradis artificiels,* le *Salon de 1859,* la Notice ſur Théophile Gautier, les *Caricaturiſtes français & étrangers,* les troiſième & quatrième volumes de la traduction des œuvres d'Edgar Poë, *Aventures de Gordon Pym* & *Eureka,* l'étude ſur Conſtantin Guys & l'étude ſur Delacroix, enfin les *Poëmes en proſe,* œuvre originale, commencée à l'imitation ou mieux à l'émulation des *Fantaiſies* de Louis Bertrand, mais à laquelle le génie particulier de l'émule enleva bientôt tout caractère d'imitation, tous ces ouvrages,

auſſi variés que nombreux, fortifièrent le ſuccès du poëte & engraiſſèrent ſon laurier. Je ne ſaurais laiſſer paſſer ſans mention ſpéciale le *Salon de 1859,* qui fut peu remarqué à cauſe du peu de publicité du recueil, d'ailleurs très-eſtimable, où il parut. Ce travail, plus développé que les autres œuvres du même genre publiées par Baudelaire (il a ſoixante pages de Revue, d'un texte compacte), eſt écrit avec une maturité, une ſérénité parfaites. C'eſt comme le dernier mot, l'expreſſion ſuprême des idées d'un poëte & d'un littérateur ſur l'art contemporain ; c'eſt le bilan des enthouſiaſmes, des illuſions & auſſi des déceptions que nous ont cauſés à tous les artiſtes dont nous nous ſommes tour à tour épris & détachés. L'auteur a mêlé à ſes jugements des biographies, des anecdotes, des rêveries poétiques et philoſophiques, qui font l'office & l'effet des intermèdes de muſique dans une comédie. Au ton dont il parle de ſes juſticiables, ſculpteurs, peintres, graveurs, deſſinateurs, on ſent qu'il les a aimés & qu'il s'eſt aſſocié à leur deſtinée et à leurs efforts. Je note une page ſaiſiſſante ſur l'infortuné Méryon, dont le talent myſtérieux & pathétique allait à l'âme de Baudelaire ; plus loin une recommandation

chaleureuſe & inſiſtante pour un jeune peintre de marines, qu'il avait connu au Havre, M. Boudin. Il eſt pris de repentirs à l'endroit de tels peintres qu'il avait fort malmenés dans ſa jeuneſſe; & en même temps il réclame contre l'ingratitude du public envers des artiſtes bruyamment applaudis il y a trente ans, & depuis lors mis en oubli. C'eſt une hiſtoire, & c'eſt une confeſſion. Je ne crois pas que nulle part ailleurs on ait parlé plus complétement, avec une éloquence plus ingénieuſe & plus de ſympathie des campagnes de l'art contemporain.

Ainſi, il s'acheminait vers cette vie de repos, ordonnée & calme, à laquelle il aſpirait depuis longtemps. La petite maiſon de ſa mère à Honfleur & ſon jardin de fleurs ſuſpendu au bord de la Manche lui apparaiſſaient comme le nid, comme la retraite prédeſtinée. Il y expédiait peu à peu les collections de deſſins & d'eſtampes, les tableaux, les livres dont il faiſait acquiſition dans ſes promenades, ou qu'il recevait en préſent de ſes amis. Selon ſon projet, ſa vie devait ſe partager entre ces deux ſéjours : il irait ſe repoſer de l'agitation de Paris en face d'un horizon immuable, au bruit cadencé de l'Océan, de cette mer



qu'il avait tant aimée & tant chantée. Il travaillerait là régulièrement, ſans trouble, à loiſir ; puis, las de ſolitude & d'infini, il reviendrait chercher la diſtraction & l'excitation néceſſaires pour remettre ſon eſprit en haleine. Il réglerait ici ſes affaires avec les éditeurs & les journaux, ferait ſes recettes, paierait ſes créanciers ; il reverrait le Louvre, les boulevards, les théâtres, viſiterait ſes amis, &, ſa curioſité amuſée, ſes oreilles repues, il retournerait dans ſon ermitage. Le plan n'était pas ſeulement admirable ; il était ſage & pratique.

Hélas! comme le dit Théophile Gautier aux dernières pages de ſa biographie d'Honoré de Balzac : « C'était trop beau ! » Baudelaire auſſi devait juſtifier la ſuperſtition des muſulmans, qui redoutent, comme un avant-coureur de calamités, la plénitude du bonheur.





VII

BRUXELLES

Au mois d'avril 1864, Baudelaire partit pour la Belgique. Il avait entendu parler de grands ſuccès obtenus à Bruxelles par les littérateurs français en faiſant des lectures & des conférences publiques. Là-deſſus il avait rêvé les magnifiques profits réaliſés en Angleterre & en Amérique par Dickens, par Thakeray, par Longfellow, & par Edgar Poë même, revenus riches après une tournée employée à exploiter de ville en ville un même livre ou une même leçon. Il comptait auſſi entrer en relation avec une importante maiſon de librairie pour une édition définitive de ſes œuvres. Ni l'un ni l'autre projet

ne réussirent selon son espoir. Il donna en effet quelques séances au Cercle des Arts, puis dans un salon particulier. Les lectures qu'il fit au Cercle de la Biographie de Théophile Gautier, de ses articles sur Delacroix, & de diverses pièces des *Fleurs du Mal,* eurent un succès honorable, mais peu fructueux. Baudelaire s'était trompé sur les résultats de sa tentative, en confondant l'esprit & les habitudes de peuples très-différents. Est-ce parce qu'il sentit la partie perdue, qu'à l'ouverture d'une des séances suivantes il compromit son succès littéraire par une de ces facéties qu'il ne savait pas retenir & qui lui fut inspirée peut-être par la tenue sévère & guindée de son auditoire ?

Quant à l'éditeur, il fit la sourde oreille & se comporta même, nous dit-on, assez légèrement.

En apprenant ces déconvenues, les amis de Baudelaire espérèrent son retour. Il leur manquait en effet ; il manquait à Paris, au Paris intelligent & causant, auquel sa conversation substantielle & son esprit actif faisaient vraiment faute. On vit avec étonnement son absence se prolonger sans raison apparente. Aux sollicita-

tions qu'on lui adreſſa, il répondit qu'il préparait un ouvrage ſur, ou plutôt contre la Belgique, qu'il avait priſe en horreur après un mois de ſéjour. D'un autre côté, quelques-uns de nos amis qui le viſitèrent à Bruxelles rapportèrent qu'il ne faiſait rien. Il ſe provincialiſait, diſaient-ils, & tombait dans le rabâchage & dans l'oiſiveté. En fait, pendant ces deux années de ſéjour en Belgique, Baudelaire ne publia guère qu'un volume, le cinquième & dernier tome de la traduction d'Edgar Poë, *Hiſtoires grotesques & ſérieuſes* (1864), & plus tard, vers la fin (1866), les *Nouvelles Fleurs du Mal,* livraiſon du *Parnaſſe contemporain,* où les pièces déjà imprimées ſont en grande majorité ſur les inédites. On ne doit compter que pour mémoire *les Épaves,* publication ſubreptice que Baudelaire n'avouait pas & à laquelle il ne conſentit que par condeſcendance au déſir d'un ami.

Après pluſieurs mois d'attente, nous commençâmes à ſoupçonner que Baudelaire pourrait bien être retenu à Bruxelles pour quelque motif extra-littéraire.

On tenta, pour le décider à revenir, l'effet d'une propoſition collective. Baudelaire refuſa.

« Son ouvrage avançait; il recueillait ſes notes. » Des notes, c'eſt en effet tout ce qu'on a trouvé de cet ouvrage myſtérieux dont le titre était encore à chercher[1]. Ces notes, inimprimables à cauſe de leur conciſion rudimentaire & de la fréquente crudité d'expreſſion, ſont curieuſes & telles qu'on les pouvait attendre d'un eſprit auſſi aiguiſé par l'habitude de l'obſervation. Elles ſont claſſées en trente-trois liaſſes ou layettes ſous des titres ſpéciaux & avec des ſommaires détaillés qui égalent preſque en étendue la totalité des notes[2]. Du

---

1 On lit à la première page du manuſcrit une liſte de titres à choiſir : — *Pauvre Belgique! — la groteſque Belgique — la Belgique toute nue, — la Belgique déſhabillée — une Capitale pour rire — la Capitale des ſinges — une Capitale de ſinges,* &c., &c.

2 Nous tranſcrirons ici les titres; quant aux ſommaires, ils feraient trente pages de texte.

1. Début. — 2. Phyſionomie de la rue. — 3. La vie — cuiſine, boiſſons, tabac. — 4. Les Femmes & l'Amour. — 5. Mœurs, Moralité. — 6. Converſations. — 7. Eſprit de petite ville, cancans. — 8. Obéiſſance, conformité. — 9. *Les Eſpions* — impoliteſſe, groſſièreté. — 10. Adminiſtrations, lenteur, pareſſe. — 11. Commerce, eſprit commerçant. — 12. Préjugé de la propreté belge. — 13. Divertiſſement. — 14. Enſeignement. — 15. La langue françaiſe en Belgique. — 16. Journaliſtes, littérateurs. — 17. Impiété belge. — 18. Prêtrophobie, irréligion. — 19. Politique. — 20. L'ANNEXION. — 21. L'Armée. — 22. Le roi Léopold, ſon portrait, ſa mort, le deuil. — 23. Beaux-Arts. — 24. Architecture, égliſes, culte. — 25. Le Payſage. — 26, 27, 28, 29. Promenades, Malines, Anvers, Namur. — 30. Liége. — 31. Gand. — 32. Bruges. — 33. Épilogue, conſeils aux Français.

Documents non claſſés : — Journaux, affiches, &c. (trois liaſſes).

reſte, nulle rédaction; les phraſes ſont preſque partout à l'infinitif ou à l'indicatif précédé du *que* : « — *Que* la Belgique... &c. » La haine de Baudelaire pour la Belgique, ou plutôt pour les Belges, était arrivée peu à peu à l'exaſpération; & certes les mécomptes des premiers jours n'entraient pour rien dans cette averſion.

Ce n'eſt pas qu'il ne comptât quelques amis à Bruxelles; mais l'humeur, les mœurs de la population le bleſſaient juſqu'au vif. Il était ſurtout choqué de retrouver dans les habitudes & dans les opinions une caricature groſſière de la France, nos défauts pouſſés à l'exagération ſans la compenſation de nos qualités : amour ſans galanterie, familiarité ſans politeſſe, impertinence ſans eſprit, impiété ſans élégance, vanterie ſans légèreté, propreté paradoxale [1]. Tout, juſqu'aux viſages, juſqu'à la démarche, lui déplaiſait. Le régime de table, dont il ſe plaint beaucoup (viandes bouillies, pain fade, pas de ragoûts, ni de légumes, ni de fruits, le faro remplaçant le vin dans tous les reſtaurants), ne valait rien pour lui, & a peut-être été pour quelque choſe dans ſa

[1] « Tout eſt propre ici, écrit-il, excepté l'homme & la femme. »

maladie. Il y aurait ſans doute plus d'une obſervation fine & profonde à relever dans les pages où il explique les cauſes de la faveur européenne du gouvernement & de la nation belges, « enfants gâtés des gazettes »; où il examine, en la conteſtant, la ſageſſe proverbiale du roi Léopold Ier, où il traite la queſtion de l'annexion, &c., &c. Néanmoins, je doute, à cauſe de la négligence & de la brutalité de la rédaction, qu'on pût rien tirer de ce manuſcrit que de rares & courts extraits.

Dans l'été de 1865, Baudelaire traverſa Paris, pour quelque affaire, & me fit cet extrême plaiſir de venir me voir. Malgré les bruits alarmants ſur ſa ſanté, qui avaient déjà couru, je ne le trouvai point changé. Peut-être un peu groſſi, ou plutôt alourdi, ce qui pouvait être l'effet du régime du pays, il avait du reſte bonne preſtance; il était gai & jaſeur. L'œil était clair, & la parole libre & ſonore. Il accuſa pourtant quelques dérangements au commencement de la ſaiſon : étourdiſſements, douleurs de tête; mais comme il ne parlait qu'au paſſé & que, d'ailleurs, il me parut

en bon point, je le crus guéri, & je mis les alarmes ſur le compte des peſſimiſtes. Nous paſſâmes toute une demi-journée enſemble avec Th. de Banville, ſon plus ancien ami. J'épuiſai ma logique à lui perſuader de ne pas repartir. Mais il réſiſta. Il lui fallait, me dit-il, abſolument retourner à Bruxelles, ne fût-ce que pour aller chercher ſes papiers qu'il y avait laiſſés; & puis, le plan de ſon livre s'était agrandi : il voulait ajouter à ſes notes ſur Bruxelles des renſeignements ſur les principales villes belges, Anvers, Malines, Gand, Bruges, Liége, Namur. Je lui rapportai, pour le piquer de viteſſe, ces mots que m'avait dit un jour Théophile Gautier : « Ce Baudelaire eſt étonnant ! Conçoit-on cette manie de s'éterniſer dans un pays où l'on souffre ? Moi, quand je ſuis allé en Eſpagne, à Veniſe, à Conſtantinople, je ſavais que je m'y plairais & qu'au retour je ferais un beau livre. Lui, Baudelaire, il reſte à Bruxelles, où il s'ennuie, pour le plaiſir de dire qu'il s'y eſt ennuyé ! »

Il rit, & me dit adieu, m'aſſurant que ſon retour ne pouvait pas tarder de plus de deux mois.

Ce jour eſt le dernier où les amis de Baudelaire l'aient poſſédé tout entier, parlant & agiſſant. Au commencement de l'année ſuivante, les bruits alarmants circulèrent de nouveau, plus précis & plus ſignificatifs. J'écrivis à Baudelaire pour lui reprocher de laiſſer ſes amis dans l'inquiétude, le priant de m'envoyer, ſoit une conſultation écrite de ſon médecin, ſoit une deſcription détaillée de ſon état & des traitements qu'on lui faiſait ſuivre, d'après laquelle je puſſe conſulter un médecin de Paris.

Le 5 février il me répondit :

« .... Ce n'eſt pas choſe facile pour moi que
» d'écrire. Si vous avez quelque bon conſeil à
» me donner, vous me ferez plaiſir. A proprement
» parler, depuis vingt mois j'ai été preſque tou-
» jours malade... En février de l'année dernière,
» violente névralgie à la tête, ou rhumatiſme
» aigu, lancinant; quinze jours à peu près. Peut-
» être eſt-ce autre choſe ? Retour de la même
» affection en décembre. — En janvier, autre
» aventure : un ſoir, à jeun, je me mets à rouler
» & à faire des culbutes comme un homme ivre,
» m'accrochant aux meubles & les entraînant

» avec moi. Vomissements de bile ou d'écume
» blanche. Voilà invariablement la gradation :
» je me porte parfaitement bien, je suis à jeun,
» & tout à coup, sans préparation ni cause appa-
» rente, je sens du vague, de la distraction, de la
» stupeur; & puis une douleur atroce à la tête. Il
» faut absolument que je tombe, à moins que je
» ne sois en ce moment-là couché sur le dos. —
» Ensuite sueur froide, vomissements, longue
» stupeur. Pour les névralgies, on m'avait fait
» prendre des pilules composées de quinine, de
» digitale, de belladone & de morphine. Puis
» application d'eau sédative & de térébenthine,
» très-inutile d'ailleurs, à ce que je crois. Pour
» les vertiges, eau de Vichy, valériane, éther,
» eau de Pullna. — Le mal a persisté. Mainte-
» nant des pilules dans la composition desquelles
» je me souviens qu'il entre de la valériane, ou
» de l'oxyde de zinc, de l'assa fœtida, &c., &c. C'est
» donc de l'anti-spasmodique? — Le mal persiste.
» Et le médecin a prononcé le grand mot : hys-
» térie. En bon français : je jette ma langue aux
» chiens. Il veut que je me promène beaucoup,
» beaucoup. C'est absurde. Outre que je suis de-
» venu d'une timidité & d'une maladresse qui me

» rendent la rue insupportable, il n'y a pas moyen
» de se promener ici, à cause de l'état des rues
» & des routes, surtout par ce temps. Je cède
» pour la première fois au désir de me plaindre.
» Connaissez-vous ce genre d'infirmité? Avez-
» vous déjà vu ça?...

» Merci encore une fois pour votre bonne
» lettre. Donnez-moi la distraction d'une réponse.
» Serrement de main à Banville, à Manet, à
» Champfleury, si vous les voyez.

» CHARLES BAUDELAIRE. »

Je portai cette lettre à l'excellent docteur Piogey, notre médecin, notre ami et notre conseiller à tous, qui connaissait depuis longtemps Baudelaire & l'avait plus d'une fois soigné. Il me consola médiocrement, trouva les symptômes très-graves, & refusa de se prononcer avant d'avoir vu le malade.

Deux mois plus tard (1er avril), notre ami Malassis, qui a été à Bruxelles l'hôte & le compagnon dévoué de Baudelaire, m'écrivait que le mal, qui couvait depuis si longtemps s'était tout à coup

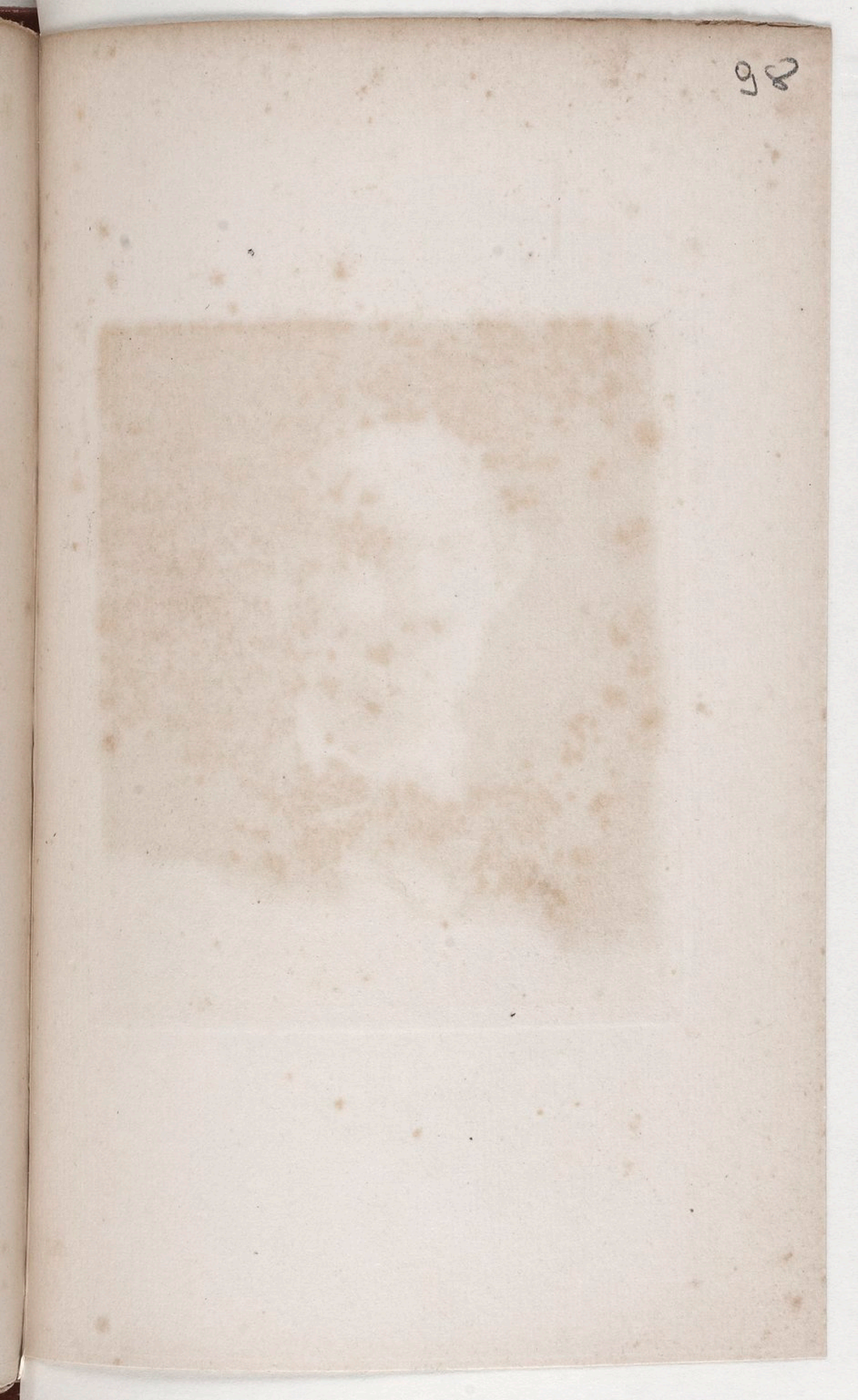
déclaré avec violence. Foudroyé de plusieurs attaques d'apoplexie consécutives, Baudelaire avait perdu l'usage de la parole et s'était trouvé paralysé de tout le côté droit. Il était hémiplégique & aphasique. Transporté dans une maison de santé, il en sortit quinze jours après, le 19 avril, lorsque sa mère, Mme Aupick, fut arrivée à Bruxelles. On conserva quelque temps l'espoir de le ramener à Honfleur; mais bientôt les ressources d'une petite ville furent reconnues insuffisantes pour son état. On décida de l'amener à Paris. Il y arriva dans les premiers jours de juillet, accompagné de sa mère & de M. A. Stevens, qui s'était obligeamment offert pour cette conduite. J'allai l'attendre au débarcadère du chemin de fer, plein d'anxiété & même d'effroi. Des bruits contradictoires s'étaient répandus au sujet de la maladie de Baudelaire. On avait parlé de folie à cause de quelques violences que n'expliquait que trop l'impossibilité où il était de se faire comprendre. Lorsque je le vis s'avancer soutenu par M. Stevens, s'appuyant du bras *gauche* & portant sa canne amarrée au bouton de son habit, j'eus le cœur serré & les larmes me montèrent aux yeux. En m'apercevant, il poussa un éclat de rire,

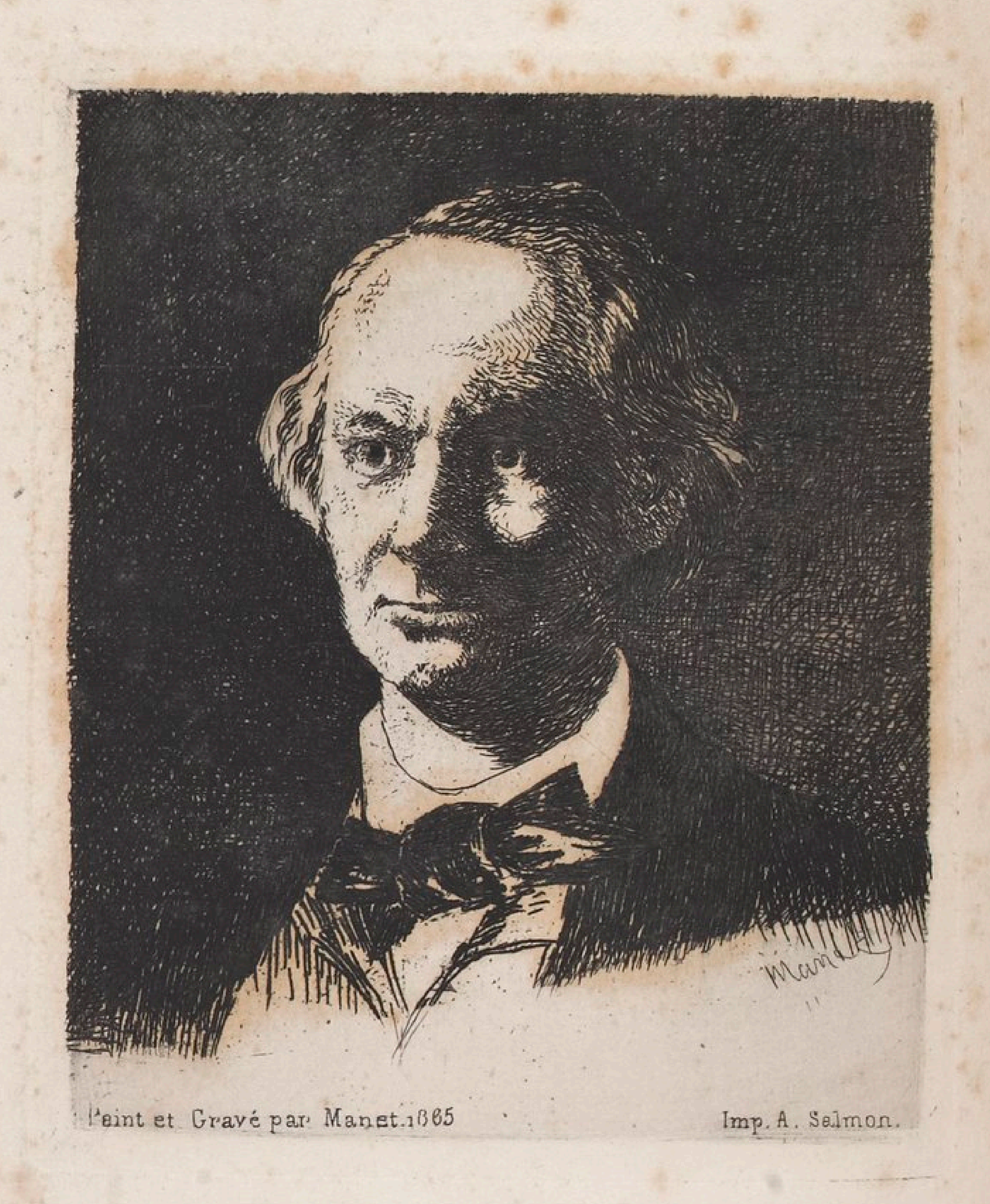
long, ſonore, perſiſtant, qui me glaça. Était-il fou, en effet ? Je n'avais pas paſſé un quart d'heure avec lui que j'étais complétement raſſuré... hélas ! ſur ce point. J'acquis la conviction que Baudelaire n'avait jamais été, triſte avantage pour lui ſans doute, ni plus lucide, ni plus ſubtil. En le voyant prêter l'oreille, tout en faiſant ſa toilette, aux converſations qui ſe tenaient à voix baſſe à deux pas de lui & n'en pas perdre un mot, ce que je pus comprendre aux ſignes d'improbation ou d'impatience qu'il manifeſtait, échanger des ſourires avec moi, lever les épaules, hocher de la tête, donner, en un mot, des marques de l'attention la plus ſoutenue & de l'intelligence la plus nette, je ne doutai pas que la partie que le mal avait reſpectée en lui ne fût parfaitement ſaine & active & que ſon eſprit ne fût auſſi libre & auſſi agile que je l'avais vu l'année précédente. Le fait fut d'ailleurs conſtaté par les médecins qui le viſitèrent, les jours ſuivants, MM. Piogey, Laſſégue & Blanche. A Bruxelles déjà, malgré des affirmations contraires, produites par des perſonnes qui ne connaiſſaient Baudelaire que légèrement & depuis peu de temps, cette intégrité de l'intelligence avait été reconnue par l'homme qui l'a le

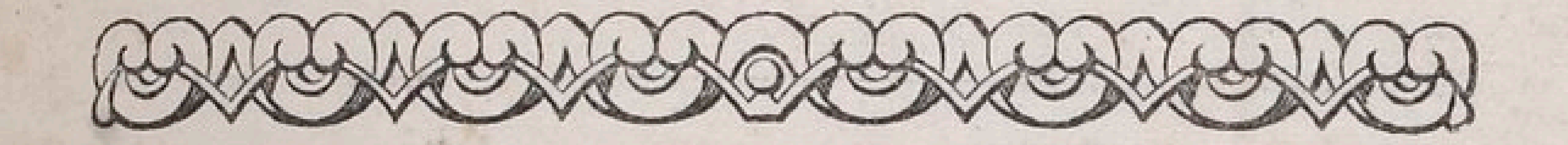
plus aſſidûment veillé et obſervé, par Malaſſis. — « La gravité de ſa maladie, m'écrivait-il, me paraît être entièrement dans l'impoſſibilité de s'exprimer. Et il eſt clair qu'il a conſcience de cette impoſſibilité ; mais enfin il agit comme un qua ſimuet, qui ne pourrait articuler qu'un ſon & qui tâcherait de ſe faire comprendre au moyen des variétés d'intonation. Je le comprends aſſez ſouvent, en ce qui me concerne ; mais c'eſt dur.... » Ailleurs, il explique, avec des détails trop familiers & trop intimes pour être rapportés ici, les colères & les emportements de Baudelaire par l'ineptie des gens qui l'entourent & qui le ſervent. Je détache ſeulement d'une de ces lettres le récit d'une des dernières promenades faites par Baudelaire, & qui fut précédée d'une ſcène de violence cauſée par l'inintelligence de la perſonne qui l'aida à ſa toilette. On lui avait préſenté des uſtenſiles malpropres et incommodes; on n'avait pas ſu deviner ce qu'il demandait ou trouver ce qu'il cherchait. — « Enfin nous partons. Nous faiſons un tour dans la verdure (7 juin); nous deſcendons pour déjeuner dans un petit cabaret. Je lui tiens la converſation la plus égayante que je puis. Et je le ramène ſans

qu'il ait témoigné autre choſe que le plaiſir de vivre & du contentement, levant de temps en temps les yeux au ciel avec une expreſſion de réſignation, après un vain effort de parler. »






Peint et Gravé par Manet.1865
Imp. A. Salmon.



VIII

RETOUR A PARIS

DURANT les premiers jours de ſon retour à Paris, qu'il paſſa dans un hôtel voiſin de l'embarcadère du chemin de fer du Nord, Baudelaire témoigna un vif plaiſir à revoir ſes amis, & même de ſimples connaiſſances; quoique, à vrai dire, il fût peu envieux de ſe montrer par une timidité facile à comprendre de la part d'un malade diſgracié & auſſi, & plus encore peut-être, par crainte de la fatigue. Son énergie naturelle réagiſſait contre l'accablement de la maladie. Il était gai, chantait, aimait à voir des viſages joyeux & à entendre des plaiſanteries. Il n'avait pas d'ailleurs perdu l'eſpoir de guérir. A la maiſon

de ſanté où on l'inſtalla, à Chaillot, il prenait allégrement ſa douche, chantait à tue-tête & écoutait avec plaiſir les entretiens qui ſe tenaient devant lui, ſurtout ſi ſes geſtes, ſi ſes exclamations étaient compris. Ses anciens amis, plus habiles que les autres à démêler le ſens de ſes grimaces & de ſes pantomimes, avaient néanmoins quelquefois bien du mal à l'entendre. Souvent, en nous voyant nous ingénier pour deviner ce qu'il voulait exprimer, il étendait la main en ſigne d'apaiſement, comme pour nous dire : — C'eſt bon ; cela n'en vaut pas la peine. D'autres fois, il inſiſtait avec véhémence, *voulant* à toute force être compris. Il y dépenſait une énergie effrayante & ſe fatiguait horriblement. Une fois compris, il tombait ſur ſon divan, épuiſé par ſes efforts.

Parfois, un nom plus facile à prononcer que d'autres lui jailliſſait tout à coup de la gorge. Il le répétait à ſatiété, d'un air de triomphe, comme s'il eût été fier d'une conquête ; mais dans d'autres moments, au milieu de la ſéance la plus animée & la plus gaie, le regard morne & profond qu'il plongeait dans les yeux de ſon viſiteur, l'expreſſion de mélancolie & de découragement avec laquelle il montrait ſa main inerte, atteſtaient

trop éloquemment que sa puissance d'illusion n'était point sans défaillances.

Dans les premiers mois, il prenait plaisir à se promener en voiture, à faire des visites par la ville, & à dîner au dehors. Nadar, qui le chérissait comme un ancien & excellent ami, & qui mêlait à son affection une admiration sincère, avait imaginé, pour le distraire & le décarêmer du régime de la maison de santé, de l'aller prendre un jour de chaque semaine & de l'amener dîner chez lui avec un petit nombre de convives, tous vieux camarades habitués à sa mimique, & qui lui faisaient fête. Baudelaire parut d'abord enchanté de ces petites réunions, & son hôte, en l'allant chercher, le trouvait prêt & paré, & impatient de monter en voiture. Bientôt, pourtant, à notre grand étonnement, il refusa de venir. Il exprima que ces séances le fatiguaient & qu'il payait le plaisir d'une soirée par des insomnies & des excitations suivies d'accablements qui contrariaient le traitement. Il n'avait, comme on le voit, perdu ni la conscience de son état, ni l'espoir de la guérison.

Un des noms qui tourmentaient le plus sa mémoire, parce qu'il ne l'articulait qu'à grand'-

peine, était celui de M. Michel Lévy, qu'il désirait pour éditeur de ses œuvres. Lorsque nous étions seuls ensemble, il allait prendre sur son étagère un volume de la collection Lévy & me soulignait le nom en appuyant du doigt & de l'œil pour mieux manifester son intention. Un jour M. Lévy m'accompagna à la maison de santé. Baudelaire se montra très-sensible à cette démarche. Il causa par mon intermédiaire de la publication de ses ouvrages; mais quand M. Lévy lui proposa de commencer immédiatement une nouvelle édition des *Fleurs du Mal,* il refusa obstinément. Il prit sur sa table un almanach, & nous fit compter trois mois (on était en janvier), exprimant qu'à cette époque il espérait être capable de surveiller lui-même l'impression de son livre. Cette opération avait été de tout temps pour lui de la plus grande importance, & je crois qu'il ne s'en serait pas rapporté là-dessus aux soins de ses meilleurs amis.

Ce délai de trois mois paraît avoir été le terme de ses espérances. Sur l'almanach qu'il nous avait montré, le 31 mars était marqué d'une barre. Il faisait des projets pour les beaux jours. Tantôt il irait à Nice, tantôt il rejoindrait sa mère à Hon-

ſleur. Le terme arrivé, il comprit ſans doute qu'il n'était plus en état de voyager. Il prit alors une attitude réſignée & ſombre. Plus de chants, plus d'éclats, plus de pantomime, plus de ces ſollicitations ſubites, vives & preſſantes qui forçaient à l'attention & faiſaient travailler l'imagination des aſſiſtants. Il était évident que Baudelaire s'était démis de tout eſpoir & de toute illuſion. Il cédait à l'ennemi qu'il avait ſi longtemps & ſi vaillamment combattu. Bientôt il ne voulut plus quitter ſon lit. Il y paſſait ſes journées, gardé par ſa mère. La volonté était briſée; mais l'eſprit veillait toujours. Jamais il ne ceſſa de faire bon accueil à ſes amis & de tendre à l'arrivant ſa main libre. Il continua juſqu'aux derniers jours de s'intéreſſer aux entretiens qui ſe tenaient au pied de ſon lit, ſans y plus prendre part que par de légers ſignes de la tête ou des paupières. A quelque moment qu'on tournât le regard vers lui, on retrouvait ſon œil intelligent & attentif, bien qu'aſſombri par une expreſſion de triſteſſe infinie, que ceux qui l'ont ſaiſie n'oublieront jamais. Les derniers mois furent ſans doute pour lui les plus douloureux. Il ſe ſurvivait à lui-même & ne vivait plus que pour ſentir tout ce qu'il avait perdu.

Arrêtons ici ces ſouvenirs des ſuprêmes douleurs que le public n'a pas le droit de connaître & qui n'appartiennent qu'à ceux qui en ont été les témoins.

Baudelaire s'éteignit doucement & ſans ſouffrance apparente, le ſamedi 31 août 1867, vers onze heures du matin. Il était âgé de quarante-ſix ans & quatre mois.

De même que Henri Heine & qu'Alfred de Muſſet, il n'eut à ſon convoi qu'un cortége d'amis. Son âme hautaine, qui ſe glorifiait de l'impopularité comme d'une marque d'ariſtocratie, ſe fût peut-être réjouie de ce petit concours.

Son deuil fut noblement porté par la preſſe, à part quelques inepties, dernières proteſtations de l'envie & de la ſottiſe humiliée. Mais ces jappements haineux & ridicules furent couverts par les paroles rayonnantes de Théodore de Banville & par l'apologie de Théophile Gautier.

Th. Gautier aimait particulièrement Baudelaire, qui de ſon côté le vénérait comme un maître & le chériſſait comme un ami. Cette affection magiſtrale & quaſi paternelle, dont il lui donna mille preuves pendant ſa vie, laiſſera ſon monument dans la notice délicate & ſympathique

qu'il vient d'écrire pour la nouvelle édition des *Fleurs du Mal.* Ces pages, animées de tendresse & de regrets, convertiront peut-être le jugement de ceux qui se sont habitués à prendre pour de l'impassibilité la sérénité du poëte & la pudeur d'une âme qui répugne à livrer ses émotions en public.

Telle fut la vie, telle fut la fin de ce poëte rare & vraiment extraordinaire. Charles Baudelaire, ne craignons pas de le dire, est, après les grands maîtres de 1830, le seul écrivain de ce temps, à propos duquel on ait pu prononcer sans ridicule le mot de génie.

« L'avenir prochain le dira d'une façon définitive, a dit M. de Banville devant la tombe ouverte de son ami. Les *Fleurs du mal* sont l'œuvre, non pas d'un poëte de talent, mais d'un poëte de génie ; & de jour en jour on verra mieux quelle grande place tient dans notre époque tourmentée & souffrante cette œuvre essentiellement française, essentiellement originale, essentiellement nouvelle. »

Cet avenir est arrivé déjà. La renommée de Charles Baudelaire s'est accrue & consolidée

dans le calme. Ceux qu'irritaient ſes ſarcaſmes & ſes myſtifications, n'ayant plus affaire qu'au poëte et à l'écrivain, ſont revenus à lui ; n'ayant plus à le craindre, ils l'ont admiré ſans préoccupation. Ils ont commencé à le comprendre, quelques-uns peut-être par peur du ridicule qu'on encourt à Paris à ne pas goûter ce que l'élite de la ſociété approuve. C'eſt en effet une excellente pierre de touche de l'intelligence d'un homme que ſes opinions ſur une belle œuvre ou ſur un talent conſacré. « Il eſt fâcheux pour un poëte, diſait Pierre de l'Eſtoile, de ne point admirer M. de Gombaud ni moi. » Que de gens aujourd'hui feignent d'admirer Delacroix, Hugo et Beethowen, uniquement pour ne pas paraître plus bêtes que leur voiſin qui les loue, & qui ne les loue lui-même que ſur la foi d'un homme qu'il ſent ſupérieur à lui ? Terreur ſalutaire après tout ; car, pour ces eſprits naïfs, la lumière peut venir après la foi. Baudelaire participe dès à préſent au privilége de ces patriarches de l'art ; & l'on peut dire à coup ſûr que c'eſt une mauvaiſe note pour un lettré que de ne pas l'avoir compris.

Et encore ſon œuvre n'eſt pas tout ce qu'il nous

a laiſſé. Quel exemple que la vie de ce poëte qui ne ſacrifia jamais rien de ſa conviction & qui marcha toujours directement dans ſa voie, ſans converſion ni obliquité! Là ſans doute eſt le ſecret de ſa force. Quand il ſentait que ce qu'il faiſait ceſſait d'être du Baudelaire, il s'arrêtait; & nulle conſidération, nul avantage, ni d'argent, ni de faveur, ni de publicité ne lui aurait fait faire un pas plus loin. Auſſi eſt-il reſté intègre & intact. Jamais écrivain ne fut plus complétement dans ſon œuvre; jamais œuvre ne fut un plus exact reflet de ſon auteur.

Pour ſes amis, ſa perte eſt irréparable : ils le regretteront toujours, non-ſeulement à cauſe des agréments de ſon eſprit, de ſa compagnie & de ſa converſation, mais encore pour ſes mâles conſeils, pour ſes fermes & ſérieuſes vertus. Il avait le don inappréciable de l'encouragement. Quelquefois abattu & momentanément vaincu par les tribulations de ſa vie ſouvent fort difficile, même dans les embarras les plus graves, jamais il ne déſeſpéra, jamais il ne douta de lui-même ni de ſa fortune, & cette confiance, il ſavait la communiquer. L'homme le plus mou, le plus veule, après une heure d'entretien avec lui, ſe

réveillait, &, dès qu'il était ſorti, ſe mettait au travail avec fureur. Il entra un jour chez un ami qu'il trouva travaillant, ou du moins la plume en main. — « Vous êtes occupé, dit Baudelaire. Qu'eſt-ce que vous faites là ? — Ce n'eſt rien, dit l'ami, une choſe à laquelle je ne mets pas d'importance. — Vous avez tort, répondit Baudelaire, il faut mettre de l'importance à tout ce qu'on fait. C'eſt le ſeul moyen de ne jamais s'ennuyer. »

Voilà les belles aumônes ! Lui, Baudelaire, à coup ſûr, s'il fut ſouvent ennuyé, ne s'ennuya jamais. Surtout il n'ennuya jamais les autres. Il était de ces hommes rares — bien rares — près deſquels on peut vivre tous les jours ſans connaître un moment l'ennui. Ses vertus étaient intimes & ſecrètes ; d'ailleurs il les cachait par pudeur, ou par orgueil faiſait profeſſion du contraire. Auſſi n'eut-il jamais pour ennemis que des gens qui ne le connaiſſaient pas. Quiconque l'avait connu l'aimait.

Cet homme, que de certains eſprits obtus & malveillants ont voulu faire paſſer pour inſociable, était la bonté & la cordialité mêmes. Il avait la qualité des forts, la gaîté, au point d'aimer à divertir à ſes dépens. Que de journées il a

perdues — perdues pour le travail — à placer la copie d'un ami, à le conduire chez un éditeur ou chez un directeur de théâtre ! Le pauvre Barbara le ſavait ; Barbara qu'il avait adopté à cauſe de ſon humeur rétive & de ſa timidité farouche, & qu'il aimait pour ſa perſévérance & pour ſon honnête laborioſité. Hélas ! tout cela eſt perdu !

Mais plutôt, non, tout cela n'eſt pas perdu. Il reſte à ſes amis ſon œuvre, ſon ſouvenir & le bonheur d'avoir vécu dans la confidence d'un eſprit rare, d'une âme élevée, forte & ſympathique, d'un de ces génies d'exception, ſans pairs ni ſans analogues, qui pouſſent en ce monde comme des fleurs magiques, dont la couleur, dont la feuille & le parfum ne ſont qu'à elles, & qui diſparaiſſent comme elles ſont nées, myſtérieuſement ; de l'un des hommes, en un mot, les plus complets, les plus exquis & les mieux organiſés qui aient été donnés à ce ſiècle.





TABLE

Imprimerie L. Toinon & Cie, à Saint-Germain.

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain




CHARLES BAUDELAIRE


C. ASSELINEAU